LE COURRIER DE L'OUEST

Leg. Assembly R. Roo 15-2-07

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 13 SEPTEMBRE 1906 — No. 49

A TRAVERS LE MONDE

En France.

L'Eglise et l'Etat.

Monsieur Clémenceau Ministre de l'intérieur a fait télégraphier à tous les Préfets, que en raison de l'encyclique pontificale, ils auraient à appliquer la loi sur la séparation dans toute sa rigueur et ce, à partir du 11 novembre 1906.

Comme à cette date il n'y aura pas d'association cultuelle formée toutes les églises feront retour à l'état et ne serviront plus au culte.

Cependant dans les milieux bien informés on praiat croire que le gouvernement trouvera une combinaison pour adoucir cette clause de la loi, afin d'éviter les conflits probablement très violents qui pourraient avoir lieu lors de la désaffectation et de la fermeture officielle des églises quelques congrégations qui avaient obtenu de rester jusqu'en 1907 devront fermer leurs portes le 11 novembre 1906.

On ne sait rien encore du système cherché pour assurer la subsistance du clergé, dont la vie va devenir très difficile dans certaines contrées. Cependant on croit que des instructions émanant de Rome et traitant cette question délicate, paraîtront en temps utile.

Il convient de citer l'initiative courageuse d'un prêtre, qui rappelant la parole de l'évangile " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front," engage les curés à travailler pour vivre et à employer leurs loisirs et le temps de leurs repos à évangeliser et à célébrer les offices de leur saint Ministère.

La détente Anglo-Allemande

Pour la première fois depuis qu'Edouard VII est roi d'Angleterre il s'est rencontré avec Guillaume II sur le territoire allemand. Cette rencontre confirme la détente qui s'est produite entre les deux pays. Cette détente est due surtout à l'arrivée au pouvoir en Angleterre du parti libéral.

La rencontre a eu un caractère tout à fait privé ce qui a fait dire que l'Oncle Edouard voyait son neveu Guillaume tout simplement, mais il est cependant hors de doute que des sujets politiques de la plus haute importance ont été abordés pendant les longues conversations que les deux souverains ont eu ensemble au château de Friedrichshof.

Quels sont-ils ?

Est-ce la situation de la Russie ?

Evidemment, elle a de quoi préoccuper très vivement deux princes unis aux Romanoff par les liens étroits de parenté ou d'amitié, les chefs de deux grands états exposés fatalement au contre-coup de la crise que traverse l'empire des Tzars.

Est-ce la question d'Orient ?

L'horizon est assez sombre de ce côté ; maladie du sultan qui vient rappeler que la vacance du trône de Turquie est une chose possible, même dans un avenir très rapproché, rivalité de races chrétiennes ; imbroglio macédonien, réformes crétoises, etc., etc.

Est-ce encore la question d'Egypte ou du chemin de fer de Bagdad ? L'avenir nous l'apprendra sans doute, mais pour le moment il est bien difficile de démêler quoique ce soit. Cependant dans la presse européenne les commentaires vont leur train.

Le ton général indique la satisfaction de voir se dissiper au moins en apparence, le malendu anglo-allemand.

Mais le croirait-on l'entrevue est surtout critiquée par les Allemands.

Voici ce qu'en dit un célèbre publiciste Maximilien Harden, dans la revue hebdomadaire " Zukunft " (l'Avenir.)

" Partout où le roi d'Angleterre se montre, il est le bienvenu et, maintenant, il savoure la joie longtemps sagement, patiemment attendue, de pouvoir se dire que la question d'une visite à son neveu est devenue le pivot de la politique allemande.

" Tout cela ne serait jamais arrive si Bismark avait, aujourd'hui, un successeur digne de lui"; celui-là n'aurait pas toléré les visite à Schoenbrun et à Christiana et les ambassades à Nicolas, même s'il était arrivé aux affaires après l'échec du Maroc. Celui-là aurait le courage de dire à son maitre : " Une entrevue avec le roi d'Angleterre est purement impossible : elle nuirait universellement au prestige de votre majesté.

" Voilà pour une entrevue en dehors de l'empire, à plus forte raison dans l'empire même. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de juger, dans une querelle de famille, où sont les droits et où sont les torts ; mais, si un brave particulier avait à reprocher à son cousin ce que votre majesté peut reprocher au roi Edouard, ce brave particulier ne verrait plus son cousin.

" Seulement, depuis 1890, personne ne parle plus ainsi. Tout le monde est aux aguets, cherchant à deviner l'opinion du maître. Caprivi, élevé dans la crainte des supérieurs militaires, demeura toujours un soldat étranger à la politique.

" Hohenlohe était un vieillard fatigué, inégal, peu préparé pour les grandes affaires. Bülow est un enfant gâté de la fortune qui, avec des qualités charmantes, pourrait peut-être faire un bon ministre subalterne, mais jamais un premier ministre. Bismarck n'a pas encore son successeur.

" Qu'un peuple actif ne trouve pas à tous les moments de son histoire un homme de génie pour le diriger, nous le savions déjà avant que mille trompettes ne l'eussent proclamé du haut de mille tours. Mais qui donc rêve encore, aujourd'hui, d'un génie placé au sommet de l'empire ! L'Allemagne n'attend qu'un homme ! "

Lorsqu'ils reprochent aux chanceliers allemands d'être d'une docilité trop grande à l'égard des volontés impériales, on peut croire que M. Maximilien Harden est encore une fois l'interprète de ses compatriotes. Ceux-ci se rendent très bien compte que l'œuvre de Bismark est compromise par Guillaume II

Le chancelier de fer, en constituant la triple alliance, avait massé autour de l'Allemagne une Europe intimidée par l'énorme puissance militaire des peuples germains

L'isolement de la France, les bonnes relations du cabinet de Berlin avec la Russie et l'Angleterre, tout cela constituait une atmosphère favorable au constant développement du prestige allemand.

Mais le jour ou la France est sortie de son isolement, où elle a conclu son alliance avec la Russie, la " triplice " a perdu tout son effet ; elle s'est réduite aux proportions d'une simple combinaison défensive.

Avec le contrepoids de l'alliance franco-russe, la triple alliance n'a plus intimidé personne, et la contrainte morale que les dirigeants de Berlin imposaient à l'Europe entière s'est singulièrement atténuée.

Par l'aventure marocaine. Guillaume II a voulu se dresser seul contre l'Europe nouvelle, et dans ce geste d'audace il a failli laisser le meilleur de son prestige.

Aujourd'hui il paraît comprendre qu'il a fait fausse route ; il veut se reprendre autant que possible.

Ne pouvant atteindre la vaste combinaison politique formée par l'Angleterre, la France et l'Italie, il semble désirer s'y railler, y entrer à son tour, y jouer un rôle.

Mais l'opinion allemande, qui reste antianglaise, n'est pas disposée à suivre aveuglement son empereur dans cette voie nouvelle.

L'article de la "Zukunft" est, à cet égard, un indice des plus significatifs.

Comme on le voit l'appréciation est dure surtout venant d'un publiciste si distingué qui passe pour exprimer l'opinion de nombreux Allemands.

En Bulgarie

Constantinople, 30.— Une commission turco-bulgare vient d'être nommée pour s'occuper de la délimitation de la partie de la frontière du village Adrianople, qui cause un sujet de dispute et qui a failli causer un conflit entre les Bulgarics et de la Turcs, qui sont sur les frontières à Sujak et Magola. Dix canons Krupp ont été envoyés à la seconde armée turque dont les quartiers généraux sont à Adrianople.

Les hostilités ont été suspendues en attendant une enquête.

Mort de Lady Campbell-Bannerman

Marienbad, Bohême, 31 — Lady Henry Cambell-Bannerman, premier ministre d'Angleterre, est décédée, le 30 août. Elle était malade depuis plusieurs annés.

Londres, — Le correspondant madrilène de la *Tribune* dit tenir de là source la plus autorisée que le roi Edouard et la reine Alexandra rendront prochainement une visite officielle à la Cour d'Espagne après avoir passé quelques jours à Gibraltar.

Cet événement marquerait une extension de l'entente cordiale où l'Espagne entrerait à son tour. En cas de conflit, l'Espagne mettrait ses ports à la disposition des navires anglais et français, qui pourraient s'y réfugier ou s'y ravitailler.

Le correspondant se dit même en mesure d'affirmer que le roi Alphonse a emporté en Angleterre des cartes préparées spécialement pour montrer les avantages que les flottes britaniques retireraient de cette combinaison.

La Région du Yukon

On est en train de faire des arpentages en vue de relier le Grand Tronc-Pacifique au Yukon par la Rivière de la Paix. La réalisation de ce projet importe beaucoup, croit-on, à l'avenir du pays.

A ce propos nous donnerons quelques détails à nos lecteurs sur la situation actuelle et les perspectives d'avenir de ce territoire. Il est vrai que la population du Yukon décroît et que le rendement des champs aurifères diminue, mais il n'en est pas moins exact que cette région, eu égard à sa population, produit encore plus d'or que toute autre partie de l'univers ; que son commerce augmente au lieu de péricliter et que les perspectives y sont aussi brillantes que dans les autres régions du pays. Le Klondike, qui renfermait les mines les plus précieuses, et dont le rendement diminue, n'est pas le seul district aurifère du Yukon. Séparées par de grandes distances, il y a des mines qui seraient censées riches ailleurs qu'au Yukon. Les frais de transport, le peu de durée de la saison et d'autres obstacles sont causes qu'on ne retire qu'un profit moyen de mines qui seraient du plus grand prix dans tout autre pays. On espère pouvoir faire dans les coins reculés de ce territoire des découvertes qui suffiront à faire vivre une nombreuse population. Il y a au Yukon non seulement des champs aurifères mais des gites carbonifères qui sont d'une grande utilité et d'une haute valeur dans ces régions septentrionales. On y trouve aussi des dépôts de cuivre et d'argent qui sont en voie d'exploitation et qu'il y a lieu de l'espérer, contribueront à augmenter la prospérité qui régne là-bas,

De fait, il est généralement admis que le territoire du Yukon, plus vaste que certaines provinces de l'Est, est l'une des contrées de l'univers où les minéraux précieux se rencontent en plus grande abondance. Il renferme des ressources incalculables qu'il s'agit simplement d'exploiter et de faire fructifier. L'étendue de ces richesses n'est limitée que par les moyens de les extraire du sol.

Le grand probléme, là bas, c'est la question des transports, Ils coûtent excessivement cher, et il faut vraiment que la contrée soit extrêmement riche pour permettre à la populaton de réaliser un bénéfice aprés avoir fait face à ces dépenses. On espère qu'à la longue ces frais diminueront,

De cette diminution et de l'adoption d'un nouveau mode d'exploitation minière dans le voisinage de Dawson dépendent les destinées du pays. Ses progrès futurs reposent sur la confiance que la population aura dans ses ressources et sur la confiance qu'on aura su inspirer à l'étranger.

C'est à faire naitre et surtout, à augmenter cette confiance que le gouvernement emploie toute son énergie. Lorsque les habitants du Yukon et les étrangers auront foi les uns dans les autres, une ére de prospérité s'ouvrira pour ce territoire et la population y deviendra plus nombreuse qu'aux jours que nous considérons aujourd'hui comme les plus heureux de son histoire.

Angleterre - Australie

Ottawa,—Le département du Commerce a été avisé que le gouvernement australien a conclu avec Sir James Laing & Sons, Limited, du Suderland, Angleterre, le renouvellement du contrat pour le transport des malles-postes entre l'Angleterre et l'Australie par voie du canal de Suez, Les navires doivent faire le trajet entre Adelaide et Brindisi en 636 heures, ce qui équivaut a 26 ½ jours. En considération d'une subvention supplémentaire de £25,000, ils se sont engagés à réduire de 24 heures la durée du voyage. Les steamers devront jauger 11,000 tonneaux et avoir une vitesse de seize nœuds à l'heure.

La route de la Grande-Bretagne à l'Australie par voie du Canada se trouve ainsi perdue sans espoir de retour. Le meilleur temps qui pourrait être fait par voie de Liverpool et Vancouvert est trente-trois jours, soit au moins six jours de plus que le voyage par Brindisi. Par conséquent des steamers plus rapides sur l'Atlantique et sur le Pacifique ne constitueraient pas une grande amélioration en faveur du Canada.

MEXIQUE-CANADA

Ottawa,—On mande de Mexico, que les efforts des promoteurs anglais en vue d'amener le président Diaz et son cabinet à accorder leur appui à un service de steamers entre le Mexique et le Canada, sur l'océan Pacifique, ont obtenu plein succès. Le capitaine Worsnop, qui est à la tête du mouvement, est actuellement en route pour Vancouver, où il passera huit ou dix jours. Il viendra ensuite à Ottawa en vue d'intéresser les autorités canadiennes à son projet.

Le Canada et l'Angleterre

Londres.—Au cours d'un interview accordé à un journaliste, Sir Georges Drummond a parlé de la crainte manifestée par les Canadiens de voir le gouvernement anglais traiter directement avec les Etats-Unis, pour le règlement des questions pendantes entre la grande république et le Canada, sans consulter le gouvernement canadien.

Sir Georges exprime l'espoir que le gouvernement anglais agira avec circonspection. Les Canadiens ne sont pas disposés à accepter une répétition de l'incident des frontières de l'Alaska. Ils sont très châtouilleux sur ce point.

Aucune question affectant les droits du Canada ne devrait être traitée à Londres : il serait plus logique et plus juste de traiter ces questions directement avec le Canada.

Sir Georges Drummond diffère absolument d'opinion avec le lieutenant gouverneur Clark, quant à la prétendue indifférence des Anglais à l'égard du Canada. Il dit qu'au contraire, les Canadiens n'ont jamais été reçus avec plus de considération en Angleterre sont fixés sur le Nord-Ouest, au grand désagrément de l'Australie qui ne peut réussir à détourner du Canada pour l'attirer chez elle, le flot de l'immigration anglaise, bien qu'elle dépense beaucoup plus d'argent en propagande.

M. W. Cleeve, faisant partie du personnel de la monnaie Royale, où il va surveiller l'installation d'une Monnaie Canadienne qui commencera ses opérations le printemps prochain. Ainsi le Canada ne fera plus frapper sa monnaie en Angleterre mais chez lui, et le gouvernement anglais lui envoie ses experts pour installer les machines nécessaires à la frappe.

Ce fait prouve assez clairement avec quel esprit l'Angleterre voit le Canada prendre les attributs d'un pays libre et indépendant,

Faites abonner vos amis au COURRIER



No. 5

—Beaucoup, madame.

C'est si touchant !

Moi, fit M. Maldonne : "Les aventures d'un perdreau rouge.". Exact, mon cher monsieur, écrit par un chasseur. Vous l'aimez aussi, *celui-là ?*

—Je le crois bien ! Et vous, mademoiselle ?

—"Les étoiles !" répondit-elle en relevant la tête, d'un mouvement souple et fier, vers la bande de ciel de la fenêtre.

Aucune *étoile n'apparaissait encore*. Mais on eût dit qu'elle les voyait toutes, tant il y avait de clarté dans le regard qu'elle *détourna* ensuite vers Claude. Elle ne posait pas. Elle ne simulait rien. Un des mots qu'elle aimait, un de ceux qui ont de l'infini, lui était monté aux lèvres. Et cela suffisait pour qu'elle fût émue.

Claude reprit :

—Et pourquoi ce conte mieux qu'un autre, mademoiselle ?

—Ah ! voilà ! dit-elle. C'est que je comprends si bien le pâtre de Daudet, d'avoir une étoile *préférée à laquelle* on parle ! Nous en avions une, mon parrain et moi, quand j'étais plus petite.

Et les jolis yeux clairs cherchèrent de nouveau dans l'espace, et une main de jeune *fille*, transparente et voilée d'ombres blondes, s'étendit vers la lumière.

—Tenez, monsieur, là-bas, au-dessus *des sorbiers*. C'est là qu'elle se lève. Souvent nous l'attendions, et, quand elle paraissait, nous en ressentions une joie. *Et, de son côté* elle semblait nous reconnaître. Il y avait chez elle, je vous assure, de l'amitié pour nous, comme dans les yeux d'une personne chérie.

—Thérèse ! fit une voix, au fond de l'appartement.

Les quatre *personnes groupées* auprès de la fenêtre se détournèrent en même temps vers M. de Kérédol.

Il était penché en avant, et tenait, fermé sur un de ses doigts, le petit in-dix-huit à couverture crème. Ses lèvres, un peu *railleuses*, le *pli* plus accentué de son front entre les sourcils, indiquaient seuls une lutte intime, une colère ou une souffrance dont il voulait demeurer *maître, et qui se trahissait* pourtant.

—Vous oubliez, Thérèse, dit-il, que nous ne sommes pas seuls ici. De pareils enfantillages ne sauraient intéresser un étranger.

—Mais je vous demande pardon, répondit Claude en se levant. Ce que dit mademoiselle est charmant !

—Peut-être, repartit M. de Kérédol avec le même flegme impertinent, mais je vous croyais passionné pour l'histoire naturelle, monsieur, et c'est de l'astronomie.

Claude que sa belle humeur de jeune homme ne quittait pas volontiers, se prit à rire.

—De l'astronomie, monsieur ? *Croyez-vous ?*

—Ce qu'il y a de sûr, interrompit M. Maldonne, en se levant à son tour, c'est que mon cher beau-frère ne serait pas fâché de reprendre sa lecture.

—*Moi ?* mais je n'ai pas dit cela.

—Non, tu le pense seulement. Eh bien ! achève, mon ami, replonge-toi dans l'histoire de "l'Elixir du Père Gaucher." Nous autres, nous sortons, et nous n'aurons rien à vous envier, car il fait une *soirée admirable !*

Il *répéta*, en désignant l'horizon : "Oui, admirable !" Et le mot tomba au milieu du silence embarrassé de tout le monde.

—C'est bientôt nous quitter, monsieur, dit enfin *madame Maldonne*, et j'insisterais, si mon mari n'était pas très heureux de vous avoir pour lui seul.

Les yeux de mademoiselle Thérèse, grands ouverts et tournés vers Claude, exprimaient le même regret.

Mais elle n'en dit rien. Elle se contenta de sourire aimablement, quand Claude s'inclina devant elle, et de suivre du *regard, jusqu'au moment où la* porte se referma sur lui, ce jeune lieutenant de réserve, qui partageait toutes *ses prédilections pour les "Etoiles"* de Daudet.

Claude, qui avait salué très froidement M. de Kérédol, se trouva seul dans le corridor, et bientôt dans le jardin avec M. Maldonne.

—Un peu étrange, mon beau-frère, n'est-ce *pas ? dit celui-ci timidement.*

—Mon Dieu, répondit Claude, il y a tant de gens qui n'admettent pas qu'on *trouble une de leurs habitudes !*

—C'est précisément cela, repartit le naturaliste. Il a la passion des récits des histoires, des lettres, et tout ce qui l'interrompt l'émeut incroyablement... Un homme excellent, au fond, je vous assure, et si dévoué pour nous tous, un si bon *ami !*

Tous deux ils avaient pris, côte à côte, la grande allée qui coupait le jardin par le milieu. Il restait encore un peu de jour. Des souffles frais commençaient à descendre avec l'ombre. En même temps, la terre, qui avait bu *le soleil, exhalait des bouffées chaudes* et imprégnées du parfum des résédas, des *pétunias, des géraniums*, dont il y avait une profusion autour des massifs de légumes. Entre ses quatre murs flanqués d'un rempart d'arbres, il embaumait comme une cassolette, le potager de M. Maldonne. Le brave homme eut bien vite fait d'oublier Robert et l'incident de tout à l'heure, pour ne plus penser qu'au monde familier du jardin. On a toujours le cœur pris aux choses qu'on a semées. Rien qu'à passer auprès de ses plates-bandes, il se *sentait joyeux*. Il s'épanchait en exclamations, en observations courtes, tantôt faisant remarquer à Claude les *touffes crépelées* de ses asperges, une ligne de fraisiers, une poignée de glaïeuls autour d'un vieux cerisier, tantôt secouant un limaçon grimpé dans un rosier, ou, du bout de sa canne, étêtant un séneçon épanoui sur sa route. A mesure qu'il avançait, les di*versions se multipliaient*. Il s'arrêtait devant ses laitues en graine, et parlait à ses passe-roses, droites comme des *flèches* d'église, et comme elles tout du long fleuries.

Les deux promeneurs s'entendaient d'ailleurs à merveille. Chacun découvrait avec bonheur chez l'autre le même amour profond et la science de la campagne. "Avez-vous observé, mon *jeune ami ?*" *disait* l'un. "Assurément, cher monsieur," disait l'autre. "Alors vous comprenez que nous aimions les Pépinières ?" — "Autant que j'aime la Coudraie." Quelque chose d'intime s'insinuait dans leurs phrases. Ils éprouvaient le même désir de prolonger l'entretien. Et, le premier tour d'allée achevé, ils en commencèrent un second, et d'autres encore.

A chaque fois qu'il se détournait ainsi, tout au fond du jardin, et apercevait au loin la maison voilée d'ombre, Claude éprouvait la même émotion à regarder une *petite lumière*, feu tremblant d'une bougie veillant derrière les vitres. Etait-ce la fenêtre de Thérèse, et l'aimable jeune fille se penchait-elle quelquefois entre les plantes grimpantes qui s'enlevaient, là, sur la muraille, comme des fumées brunes ?

Il y avait de quoi passer une heure avec cette simple question. Et M. Maldonne se mit à causer d'ornithologie. Il y revenait, non pour remplir une promesse, mais *d'instinct, emporté* par la vieille passion, ouvrant ses souvenirs aux pages préférées. Il s'amusait. Il racontait, beaucoup pour lui-même, un peu pour Claude. C'était déjà sa coutume avec M. de Kérédol. Et les histoires de chasse, lestement enlevées, s'en allaient, l'une après l'autre, à travers les buis et les passe-roses endormies.

—Monsieur Claude, disait le naturaliste, voyez comme la nuit tombe vite, à présent ! Quelle heure admirable et que bien peu connaissent ! Le coucher des oiseaux, leur *dernier mouvement*, leur dernier chant, qui donc l'observe ? Et pourtant !... Figurez-vous qu'il m'arrive encore de passer des moitiés de nuit à l'affut, ici même. J'emmène quelquefois ma fille. Elle aime cela comme moi. Nous nous cachons derrière un arbre, et j'attends. Ce n'est pas pour tuer, vous comprenez, mais pour le plaisir de revivre le passé, de retrouver *quelques-unes de mes impressions* d'autrefois, quand j'allais, à la lisière d'une taille, guetter les oiseaux nocturnes, ou les blaireaux qui roulent en grognant vers les vignes... Tenez, maintenant que la dernière frange d'or s'est effacée là-bas, où sont les martinets ? Tous *disparus, couchés*, et de même les pinsons, les verdiers, les linots, tous ceux qui vivent du grain tombé... Quelques *mangeurs d'insectes* travaillent encore. Apercevez-vous cette mésange, qui tourne autour d'une branche d'abricotier ? Elle va donner encore un ou deux coups de bec, puis renfoncer sa tête dans ses plumes soulevées, et vous ne la distinguerez plus d'avec l'*écorce*... Les *merles se chargent* de la sérénade... Ecoutez celui-ci ! Tout à l'heure, il était à la pointe des sorbiers ; le voilà qui galope dans les *fouillis de ronces*, inquiet du gîte de la nuit et chantant pour le dire... Quand il sera tu, aucun oiseau du jour ne parlera plus... Ce sera le tour des hulottes, des orfraies, des rôdeurs nocturnes... Ah ! les calomniés, ceux-là, cher monsieur ! On les trouve laids ! Mais rien n'est joli comme une orfraie au clair de lune ! Nous en avons quelques-unes ici. Elles sortent de mes arbres, en arrière *de la maison*, ou du bois de Laurette. Aucun bruit ne dénonce leur vol. Leurs plumes sont fines comme des poils, blanches sur le ventre, jaunes sur les ailes. Et le vent coule au travers. Moi je reconnais les orfraies au passage de leur ombre, qui fait rentrer les *mulots*... Et que de drames, alors, dont nous sommes témoins !

—Monsieur Maldonne, disait Claude, *vous êtes plus jeune que moi !*

Ils causèrent ainsi, longtemps encore, sans sortir de la même allée. Puis comme ils arrivaient à l'extrémité du *jardin où, vingt fois déjà, ils s'étaient* retournés, Claude chercha devant lui la petite lumière, et ne la vit plus. Aussitôt l'histoire qu'il écoutait perdit tout intérêt. Le froid de la nuit le saisit. Le jardin lui parut comme un grand désert morne. Rien ne trahit au dehors cette impression subite. Et cependant, par une mystérieuse divination d'esprit, M. Maldonne, presque en *même temps, s'arrêta de parler*. Il avait senti se briser le lien léger qui tient une âme attentive.

—Voulez-vous que nous rentrions ? dit-il.

Tous les deux s'en revinrent en silence, vers le logis qui grandissait dans la brume à chacun de leurs pas. Le toit était *argenté par la lune*, le reste plongeait dans l'ombre, masse indécise, terne jusqu'à la base, où par une lueur ne veillait,

(Suite à la 6 ième page.)

Coin Féminin

CHRONIQUE.

FLEURS ET RONCES

Je viens d'avoir la douce surprise de recevoir une jonchée parfumée "l'aube mouillait encore les corolles mi-closes, une perle d'azur riait dans chaque pli."

Des vers de femme, panaches d'amour, de dévouement et de foi ! et, qui ont pris leur vol si près, si près de moi qu'il faudrait à peine un pas à l'ogre du Petit Poucet pour frapper à la porte de l'exquis poète !

En papillon gourmand, j'ai butiné de fleurs en fleurs ; j'ai pris mon miel au "sein parfumé des roses," aux quenouilles des "lilas frissonnants, du bruit joyeux de ses grelots, à l'ombre le muguet m'appela" ; mais sur les ronces je me suis attardée, longtemps j'ai rêvé au subtil souffle qui les agite ; je me suis grisée de cette souffrance délicatement finie, palpitant dans les vers, profonde et légère, vaporeuse comme un rêve de poète.

J'emporterai, comme aux feuillets d'un livre
On tient cachés les restes d'un bouquet,
Le doux émoi d'une heure où j'ai pu vivre
En oubliant ma peine et son sujet.

Et quand l'hiver aura glacé les roses,
Si je reviens, rêveuse, en ses sentiers,
Parmi l'angoisse et le tourment des choses
Mon cœur verra fleurir des égantiers.

Riche de mon butin, j'ai voulu ressavourer mes impressions, les émotions pénétrantes dont certaines pages m'avaient emplie.

Miel de papillon ! Il me reste seulement, aux bords des livres, au fond du cœur, le goût particulier de ces tiges, que je cueillais enfant pendant mes vacances, que nous nommions la douce-amère...

Le cœur est un vase profond
Où tout pénètre, s'incorpore,
La volupté s'en évapore,
Mais le chagrin demeure au fond.

Le rythme des vers peut s'évanouir, mais ils restent très forts, empreints dans le cœur, ces accents d'une âme ardente dans sa souffrance.

O vous qui m'avez aimée
Quel qu'ait été votre amour,
J'en ai l'âme parfumée ;
O vous qui m'avez aimée
Je vous aime sans retour.

O vous qui lirez ces lignes,
Que l'amour n'a pu dicter,
Vous les tristes, vous les dignes ;
O vous qui lirez ces lignes
Je vous aime à vous dompter !

Ce sont vers d'amour, d'un amour souvent déchiré à l'épine des ronces.

J'ai voulu l'amour idéal ;
Il me consume, il me dévore,
Je veux le bien ; il me fait mal,
Et je lui crie : encore, encore !

Vers d'inspiration douloureuse, non aigrie. L'amour déçu, s'il est désintéressé, ne laisse pas après lui l'amertume ; il donne à l'âme une plus grande lumière.

Mais cherchons le mot qui console :
Dans le grand livre il est écrit ;
Interrogeons : tout est symbole,
Tout, pour le cœur est manuscrit.

Sous le mot évocateur de sa peine, une peine que nous avions cru morte s'éveille, soudain "grandie et poétisée" ; nous éprouvons une ivresse infinie à la bercer des mots divins : à la cadence, elle s'endort voluptueusement, laissant à l'être endolori le souvenir d'un frisson.

Au plus intime, au meilleur de soi-même,
Parfois on garde un lumineux trésor.

Il est dans le recueil de Madame M. Boullinger des morceaux qu'anime un souffle chrétien ; la nature passionnée du poète s'y retrouve cependant.

Pas un brin de folle avoine, dans cette gerbe qui n'est des frémissement amoureux.

Là-haut nous aimerons encore !
Nous aimerons vous l'avez dit ;
Mon regard d'âme voit l'aurore
D'un jour qui grandit, qui grandit...
....
Au ciel les sublimes tendresses
S'épanouissent à nouveau,
Nous retrouverons les ivresses
Que nous enlève le tombeau

Je préfère, la Lampe du sanctuaire, "petit foyer aux rayons doux"

A l'ombre de la Basilique,
Vous brûlez, flamme symbolique,
Et votre humble et pure clarté
Annonce l'Immortalité !

Madame Boulanger, le dit elle-même, dans une charmante dédicace "au cher compagnon de sa vie," ces fleurs et ces ronces ont été groupées sans sans souci d'aucune sorte. Peut-être en ferait-on un reproche à l'auteur. Le bouquet n'aurait rien perdu en beauté, en parfum si l'on avait retranché quelques fleurettes.

Je ne saurais mieux terminer que par les remerciements adressés au poète par le barde Fuster, préfacier de "Fleurs et Ronces," remerciements que je fais miens très sincèrement.

"J'ai lu vos vers à une de ces heures où l'âme, à la fois trop heureuse et inquiète, s'ouvre d'elle-même... Je ne Je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir rendu le crépuscule plus mystérieux et plus troublant encore, en y mettant ce frisson de poésie, et cette délicieuse souffrance des attendrissements sans conclusion, c'est-à-dire sans désillusion possible.

... Je vous en remercie encore, car la seule poésie qui vaille d'être écrite et lue, c'est celle de la douleur humaine et, pour mille raisons, les féminines sont, je crois, les plus fortes.

MAGALI.

ENVOLEVEZ-VOUS.

Envolez-vous, ô mes pensées,
Blanches colombes de mon cœur !
Le vent qui vous a dispersées
Etait le soufle du Seigneur.

Envolez-vous à tire d'ailes
Tombez au palais, au taudis,
Et secouez vos étincelles
Aux pieds des grands et des petits.

Dans la demeure somptueuse
Il est peut-être un angle obscur ;
Soyez l'aube mystérieuse
Dont s'éclaire ce coin du mur

A la chaumière, à la mansarde,
Au fond du cachot triste et noir
Où nulle étoile ne regarde,
Portez ma joie et mon espoir.

Envolez-vos, ô mes pensées,
Blanches colombes de mon cœur !
Le vent qui vous a dipersées
Etait le souffle du Seigneur.

Envolez-vous, oiseaux de flamme,
Fuyez de ma tremblante main.
Effeuillez-vous, fleurs de mon âme,
Parmi les ronces du chemin !

Mme MARIE BOULANGER.

Recettes et Conseils Pratiques

LES VERRES DE LAMPES

A l'usage les verres de lampe se tachent de points jaunes que le seul frottemeet ne peut pas enlever. Pour les faire disparaître, les enduire d'un mélange de térébentine et de poudre de craie. On frotte à la peau de daim et on essuie avec un linge sec.

LES MAINS

Les soins donnés au ménage couvrent les mains de taches diverses. Pour les nettoyer, employer de la poudre d'amidon mouillée de glycérine le mélange constitue à la fois un savon énergique et une pâte qui assouplit et blanchit l'épiderme.

FLAN DE POMMES A L'ANGLAISE

Proportion pour six pommes :

Pour la pâte : un quart de livre de beurre, une demi-livre de farine, une tasse d'eau, cinq pommes.

Pour la crême : un quart de livre de sucre, quatre œufs entiers, deux verres de lait.

Faites un trou au milieu de la farine ; placez-y le beurre et une pincée de sel ; mélangez le grenu. Ajoutez l'eau peu à peu et rassemblez la pâte en l'écrasant à deux reprises sous la paume de la main.

Formez la pâte en boule ; enfermez dans un linge et laissez reposer au frais pendant une heure.

Etendre la pâte au rouleau, très mince ; placez sur plaque à tarte ; rognez l'excès de pâte et piquet le fond, pour éviter le boursouflage.

Epluchez les pommes et coupez-les en 8 parties ; placez-les en rosace dans le flan.

Crême : Mettez dans une terrine les œufs et le sucre ; travaillez le tout ensemble avec le fouet et ajoutez le lait, que vous aurez préalablement fait bouillir avec de la vanille.

Passez à la passoire fine et garnir le flan. Mettez à four doux, et laissez cuire pendant une heure.

Laissez tiédir, et, au moment de servir soupoudrez de sucre.

LES SALONS DE MODES "FEMINA"

Par une faveur toute spéciale il m'a été accordé d'aller visiter les salons de Mode "Fémina" dont l'ouverture officielle aura lieu le 15 courant.

Meublé avec une grande élégance et un suprême bon goût, le salon d'essayage est une petite merveille. Sur les meubles d'un brun acajou courent de vertes girlandes, ou, sont disposés avec un goût parfait, ici des plumes, là des dentelles, ailleur un bouquet, en un mot toutes ces choses frèles et mignonnes qui, assemblées avec art feront de délicieux chapeaux, délicats comme les nuques frêles qu'ils rendront plus charmantes, harmonieusement nuancés comme les cheveux vaporeux sur lesquels ils se poseront.

Un chapeau de femme est un poème dont la finesse nous échappe, la faculté d'analyser ses perfections est un sens qui nous manque, à nous pauvres hommes condamnés de par la mode, à couvrir notre chef du démocratique melon ou du funèbre haut de forme.

Cependant tant d'imperfections ne m'ont pas empêché d'admirer les formes hardies ou gracieuses des chapeaux déjà prêts dont s'orne la table centrale, chapeaux, dernier cri de la mode parisienne la plus pure, en majeure partie retenus par les clientes habituelles des salons "Fémina" clientes qui se recrutent dans tout ce que la ville compte de distingué.

Il ne saurait d'ailleurs en être autrement car toutes celles qui ont quelque soucis de l'élégance préfèrent le salon au magasin.

Absolument à l'abri des indiscrétions de l'étalage les chapeaux restent inédits et conservent toute leur fraicheur.

Malgré tant d'avantages les prix sont modestes et même, autant qu'il m'a semblé plus bas qu'ailleurs.

R. B.

Une idylle sous la cendre

(Martinique)

Les ruines de Saint-Pierre venaient d'être anéanties par une seconde éruption, avec les errants, les sauveteurs, les corps abandonnés et les ensevelisseurs attardés dans les décombres. S'ils eussent eux-mêmes différé d'un jour le bienheureux voyage à Sainte-Anne, ils auraient péri dans le désastre. Le deuil universel s'imposait, de nouveau, à leurs âmes, dictant des lois qu'ils acceptèrent aussitôt ; il leur parut qu'ils devaient, à force de charité, de dévouement, se faire pardonner leur félicité fabuleuse et orienter les espérances meurtries des sinistrés vers un avenir dont ils seraient les premiers pionniers.

Le lendemain, ils débarquèrent donc au Fonds-Coré, sous la colère mal apaisée de la montagne ; les ruines à demi exhumées de la villa n'avaient point souffert. Le nouveau cataclysme, abattu sur le secteur le plus terriblement éprouvé le 8 mai, avait littéralement pulvérisé les pans de mur restés debout et jusqu'aux pierres massives des édifices.

Germaine parcourut, au bras de Robert, les chantiers lamentables où se réorganisaient lentement les rares fouilles autorisées encore. A travers les collines de cendres, les amas pestilentiels de débris, les scènes de désolation et de désespoir, parmi les charniers et les cloaques, elle passa, souriant aux infortunés qui tendaient, vers l'or fécond de l'aumône, leurs mains tremblantes de faim et de douleur.

La nature, peu à peu, effaçait des cœurs et du sol les vestiges funestes ; des pluies torrentielles avaient noyé la plaine, fécondée par le désastre même pour des lendemains réparateurs. De tous côtés, la végétation des tropiques montait à l'assaut des mornes de poussières et des escarpements de scories.

Dans quelques jours, la savane envahirait l'emplacement de la cité morte et scellerait à jamais de floraisons vernales et de forêts le sépulcre des trente mille ensevelis...

Un soir, Germaine et Robert étaient montés vers le monstre dévastateur, assoupi sur les monts farouches. Ils avaient vu, par ses bouches de feu, fumer le volcan et rougeoyer l'abîme ; leurs regards s'étaient détournés sur la verdure tendre des vallées, si fragile encore et si téméraire. Saint-Pierre n'était plus qu'une prairie d'émeraude et de nacre, que la mer ourlait de dentelle ; le gris de cendre et le noir d'incendie sombraient sous les frondaisons nouvelles.

Germaine, alors, d'une voix de songe, dit à Robert :

–Je n'ai plus au monde d'autre appui que vous. Tout ce que je possédais est aux mains de ceux qu'il fallait aider à revivre. Je suis pauvre. Je vous aime. Voulez-vous que je sois votre femme ?

Il la regarda, ébloui de son lumineux et fier regard. Son orgueil d'homme fondit d'un seul coup, abdiquant devant elle tout ce qui n'était pas la dignité de son bonheur.

Et, sous les yeux pensifs des premières étoiles, le couple jeune et fort, incarnant les songes d'avenir qui refleurissaient sur l'île en détresse courageusement résolue à survivre, unit enfin les deux âmes frémissantes dans leurs premier baiser d'amour.

P.-B. CHEUSI

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 13 Septembre 1906

L'EAU POTABLE

Au cours d'une des séances du Conseil Municipal une discussion très importante s'est engagée sur le point de savoir où serait placé la grande pompe que la ville se propose de faire construire pour l'été prochain.

Monsieur le conseiller Picard fit remarquer avec raison que l'on ne devait pas l'édifier à côté de lapompe actuel le mais en amont du côté du " Groat State. " Le Conseil s'étant rallié à l'observation de Mr Picard, a décidé qu'une commission serait nommée dans le but d'examiner la question et de choisir s'il y avait lieu un emplacement qui réponde aux besoins jnsque là tout est bien et l'on ne saurait que féliciter le conseil de ville de l'empressement avec lequel il accepte toutes les propositions ayant pour but d'améliorer notre cité.

Mais parcequ'on déplacera la prise d'eau de quelques cent verges la question de l'eau potable ne sera pas résolue.

Faire construire une nouvelle pompe qui augmentera de quelques millions de gallons la quantité d'eau distribuée en ville et évidemment une excellente chose puisque la consommation augmente parallèlement à la population. Mais si augmenter la quantité est bien, améliorer la qualité serait mieux encore.

L'installation de la prise d'eau tout à fait en amont de la ville est un pas fait dans ce sens, mais ce n'est pas suffisant Edmonton manque d'eau potable, car on ne peut pas donner ce nom au liquide jaunâtre au blanchâtre selon les jours, que nous sommes obligés de consommer. Filtrée d'une façon rudimentaire l'eau est polluée de corps en suspension, à l'examen microscopique même superficiel, une goutet nous apparait comme un petit monde dans lequel se meuvent avec plus on moins de vigueur des animalcules de toutes sortes et des matières organiques de toute nature.

S'il existe de bons microbes ayant pour mission de dévorer les mauvais, il est à souhaiter que ceux-là aient la priorité dans les troupeaux innombrables, qui trouvent leur vie dans notre boisson quotidienne, car sans cela beaucoup de nos concitoyens passeront de vie à trépas. A moins toutefois qu'ils ne s'attreignent à ne boire que de l'eau bouillie sous forme de thé ou de café ou encore qu'ils s'offrent le luxe d'un filtre. Mais gare aux imprudents ! ceux-là terrassés par la fièvre typhoïde, scarlatine ou autre maladie microbienne iront expier sur un lit d'hopital la légèreté dont ils font preuve en se hasardant à boire " pure " l'eau trouble que moyennant deniers, la ville fournit à ces contribuables.

Et nous n'exagérons rien en avançant cela, bien au contraire. Tout le monde sait que les épidémies de fièvre typhoïde n'ont pas de meilleur véhicule que l'eau et que pour les combattre on organise des batteries de filtre dans la plupart des villes.

Pourquoi la ville d'Edmonton n'en ferait-elle pas autant ?

Nous savons bien que le principal argument que l'on nous opposera sera la cherté d'une pareille installation.

Nous n'ignorons pas que la question d'argent est très difficile à résoudre surtout dans une ville qui, comme la nôtre, se développe tont d'un coup et où parconséquent doit faire face à mille choses à la fois, mais si difficile qu'elle soit, la question n'est pas insoluble et je crois qu'avec beaucoup d'efforts et de bonne volonté on pourra si on le veut arriver à la trancher.

Et il nous semble d'ailleurs que l'enjeu en vaut la peine, car si d'un côté on a une grosse somme, des sacrifices à consentir on a de l'autre des vies humaines.

La question de l'eau potale devra être abordée tôt ou tard. Il y aurait intérêt pour la population d'Edmonton que ce fût le plus tôt possible, car on doit autant de sollitude à une population de 11,000 âmes qu'à une population plus nombreuse.

Donc nous le repétons, le seul argument sérieux que l'on puisse opposer à notre vœu sera la difficulté de faire face à la dépense. Mais il est dans les attributs de la Municipalité de chercher les moyens les plus économiques aussi les plus sûrs pour assurer le bien être et la sécurité de ses administrés. D'ailleurs nulle autre dépense ne sera autant justifiée que celle qui aurait pour but l'hygiène et la salubrité à la ligne. On admet généralement que les systêmes employés pour assainir et repartir l'eau peuvent être divisés en trois catégories.

La première et la plus fréquemment employée, consiste dans l'établissement d'une ou plusieurs batteries chargées de faire face à tous les besoins de la ville.

Le deuxième système employé souvent par raison d'économie ou lorsque des circonstances particulières l'exigent, consiste à doter la ville de deux canalisations, l'une destinée à l'eau filtrée l'autre à l'eau non potable.

Le troisième beaucoup plus rarement employé parce qu'il est cher, non d'installation mais d'entretien est celui qui donne les meilleurs résultats. Il consiste à placer au moyen d'une disposition spéciale un robinet filtrant par maison ou par palier dans les maisons à plusieurs étages.

Nous ne savons qu'el est le système qui conviendrait le plus à la ville. Mais celle-ci pourrait désigner une commission d'étude qui irait visiter un certain nombre de villes dotées de filtres municipaux, commission qui serait chargée de dresser en même temps qu'un rapport détaillé sur les différents système employés des devis, approximatifs. Cela fait il serait facile de voir ce que peut et doit faire la ville.

UNE CONVERSATION

J'ai eu la bonne fortune de passer une heure avec Monsieur Thibaudeau, l'honorable Sénateur de la province de Québec qui depuis huit jours parcours avec un intérêt toujours croissant les environs d'Edmonton. Edmonton n'est d'ailleurs qu'une des stations du voyage à travers le Canada, qu'il a entrepris avec Madame Thibeaudeau.

Mr Thibeaudeau est un causeur plein de verve et d'esprit qu'on ne se lasserait jamais d'entendre tant il est agréable. Comme je lui demandais ses impressions de voyage, il me les donna les entrecoupant d'anecdotes et de saillies. Ce ne fut point un interview sévère mais plutôt une charmante causerie et je puis résister à la tentation d'en donner un résumé à nos lecteurs.

" Je connaissais déjà l'Ouest jusqu'à Winnipeg, dit l'Honorable Sénateur, aussi jusque là mon voyage n'avait-il qu'un intérêt rétrospectif, mais après avoir dépassé la capitale manitobaine, j'entrais dans un pays inconnu pour moi. J'en avais lu, sans doute, de nombreuses descriptions mais les meilleures n'en donnent encore qu'une bien faible idée. Traversant sans m'y arrêter l'Assiniboine dont j'appréciais cependant l'aspect mélancolique, Calgary, la ville des ranchers, avec ses splendides constructions en pierre grise, j'arrivais enfin aux Montagnes Rocheuses.

" Je ne peux traduire l'impression que m'a laissé la sauvage grandeur de ce gigantesque massif. Tout me surprenait, me charmait et quelque fois m'angoissait. Le spectacle était si inattendu. J'admirais tout sans réserve, cimes majestueuses couvertes de neiges éternelles et de glaciers, cascades rutilantes sous le soleil, fiers torrents mugissants dont rien ne peut arrêter la course folle vers les abimes sans fond, chaos vertigineux de monts écroulés et aussi la transition admirable du versant Ouest dont les pentes boisées s'abaissent progressivement vers le Grand Océan.

" Vancouver, port superbe et actif, frère de Québec sur le Pacifique, assis au milieu d'une contrée fertile où la végétation n'a rien à envier à la luxuriance des régions tropicales. Mais j'avais hâte de retourner sur mes pas pour venir visiter Edmonton dont me parlait sans cesse mon ami et compagnon de voyage le Docteur Lachapelle.

" Et vraiment votre région est aussi belle que me le promettait mon ami, je l'ai trouvée plus belle que tous ces sites merveilleux que je venais de voir beauté plus calme, mieux adaptée à mon caractère et aussi dois-je l'avouer à mes habitudes. Car l'Alberta-Nord offre plus d'analogie que n'importe qu'elle autre partie du Canada, avec notre vieille, notre chère province de Québec. Même aspect physique, même configuration du sol mais avec une richesse combien plus grande ! Tout, jusqu'aux bois nombreux me rappelait mon pays. Mais mon enthousiasme n'a plus connu de bonne lorsque dans mes promenades en voiture vers Saint-Albert, Lamoureux et autres lieux environnants. J'ai vu ces immenses champs de blé et d'avoine, ces fermes vastes et bien aménagées où tout respire l'aisance et même la richesse. Je me suis expliqué alors la rapidité avec laquelle la ville d'Edmonton est née, s'est développée pour devenir la splendide citée qu'elle est aujourd'hui. Oui ! l'Alberta-Nord est bien beau et offrirait d'immenses avantages aux cultivateurs de la Province de Québec, s'ils voulaient s'y établir."

Et comme je lui demandais si les cultivateurs connaissaient le Nord-Ouest sous son véritable jour, avec tous les avantages qu'il offre et, dans l'affirmative pourquoi ils ne venaient pas s'établir ici pour essayer d'y constituer un groupe puissant et homogène. Monsieur Thibeaudeau reprit :

" Non, ils ne connaissent pas le Nord-Ouest pas plus que je le connaissais moi-même avant de venir, un voyage dans votre heureuse contrée est une révélation et je ne doute pas que si beaucoup l'accomplissait, les Canadiens-Français de notre province s'y fixeraient avec d'énormes chances de succès, puisque dès leur bas âge ils sont habitués à défricher et que d'autre part ils sont rangés et économes autant qu'un cultivateur de la vieille France peut l'être. Mais il ne savent pas, le Nord-Ouest est si loin !"

Je me recriais : mais non ! le Nord-Ouest n'est pas loin, à peine quatre jours de chemin de fer !

" Sans doute, reprit mon interlocuteur avec un fin sourire, mais il faut beaucoup moins de quatre jours de chemin de fer pour pour perdre son clocher du vue et nos Canadiens aiment leur clocher, ils aiment le coin qui les a vu naitre, la terre qu'ils ont défriché si péniblement et de plus ils se trouvent parfaitement heureux.

" Depuis que l'Honorable S. A. Fisher, ministre de l'Agriculture a pris l'initiative de développer à son plus haut point l'industrie laitière, notre province est riche, les cultivateurs n'ont pas de dettes et même beaucoup d'entre eux ont des économies placées dans les banques. Ce sont là les principales raisons pour lesquelles ils ne se déplacent pas."

Cependant lui dis-je, il y a une minorité qui émigre chaque année vers les Etats-Unis et chose particulière c'est en majeure partie parmi ces " Canadiens des Etats " que se recrutent les colons canadiens qui viennent dans l'Alberta-Nord.

" C'est juste, aussi tous nos efforts devraient tendre à drainer vers l'Alberta-Nord le courant d'émigration de notre province, car j'ai la conviction absolue que nulle part au monde ils ne se placeront avec autant de succès Oui, on ne le repèra jamais assez, si nos Canadiens qui émigrent venaient directement ici, ce serait un jeu pour eux de mettre en culture la concession de 160 acres que donne le gouvernement, avec leurs remarquables qualités de travail, d'ordre et d'économie ils se créeraient bien vite une large aisance. Le Nord-Ouest va avoir en moi un apôtre convaincu et ce que je viens de vous dire, je le dirai également à tous ceux qui, là-bas me parleront de vos contrées.

Je remerciais Monsieur Thibeaudeau et me retirais charmé de l'entrevue espérant que son influence aidant, les Canadiens-Français viendront dans un avenir très prochain, s'établir plus nombreux dans l'Alberta-Nord pour y occuper leur place légitime et affirmer une fois de plus les solides qualités de leur race.

R. BRUTINEL.

Pourquoi L'Ouest Se Developpe

Les Américains sont de plus en plus convaincus que le Canada, à la fin du présent siécle, sera l'un des plus riches et plus influents pays du monde.

Ils ne cachent pas leur admiration.

Mais en peuple logique, pour qui le le succès n'est pas le résultat du hasard, mais bien l'effet d'une administration intelligente et habile, ils n'ont pas tardé à découvrir la cause du développement merveilleux constaté depuis dix ans.

Un journaliste américain, M. Wilbur G. Miller, qui a voyagé dans l'Ouest canadien, écrit dans " The Editor and publisher" : " Le Canada subit une véritable transformation.

Le levier qui a accompli ce travail est la réclame, Chaque fraction du Dominion, d'un océan à l'autre, du 49e au 52e paralléle, vibre d,une vitalité qui promet d'en faire la contre partie des Etats-Unis. Tout naturellement, il y a là des villes prospères, de riches terres, d'abondantes forêts, des minéraux, un climat splendide, d'immenses chemins de fer, beaucoup de chasse et de pêche, et de magnifiques horizons.

Quelque chose de cela existait depuis des siècles. Il appartenait cependant à un gouvernement entreprenant d'utiliser ces forces dominantes au profit de la civilsation, et de porter à la connaissance du monde ces grandes ressources d,un empire. Bien fait a été le travail, car pas un autre pays sur la surface du glode ne reçoit autant de réclame que le Canada. Aucun autre gouvernement que celui qui est au nord de notre pays n'a encore adopté une telle politique de publicité et pas une corporation n'a encore poursuivi avec autant de persistance, d'efficacité et de succés un plan d'exploitation de la terre."

C'est un coup droit porté à la prétention du parti conservateur, que le Nord-Ouest a été découvert, peuplé et développé par eux. C'est aussi une rude tape appliquée aux critiqueurs, qui ne voient dans la politique d'immigration du gouvernement libéral que corruption et gaspillage.

Certes, s'il y a du gaspillage, que doit-on dire de la politique conservatrice, qui, pour des sommes presqu'égales à celles dépensées par le gouvernement libéral, ne réussissait à nous amener qu'une vingtaine de mille immigrants par année, quand il nous en vient présentement 150,000, et 200,000 par année.

Les étrangers voient juste.

JOURNAUX

AVIS.

Ordonnance Concernant les licences.

PROVINCE D'ALBERTA.

Une application a été reçue de la part de MM Cyr & Paquette demandant que la licence accordée à Désiré Rivest, pour l'Hôtel Alberta, situé sur le lot 86, à Morinville, soit transférée en leur faveur.

Si cela cela est jugé nécessaire il y aura réunion des commissaires des licenses à Edmonton, mardi, le 11 septembre, 1906, à 3hrs p.m., où cette application sera prise en considération.

S. B. WOODS,
Député Procureur Général.

Daté à Edmonton, le 15me jour d'aout 1266.



Police montée Royale du Nord-Ouest.

Des soumissions cachetées adressées au soussigné, seront reçues jusqu'a midi le 8 sept. 1906, pour la livraison de 250 minots de patates, a Fort Saskatchewan et 75 minots de patates, à Edmonton.

Chaque soumission devra être accompagnee d'un chèque égal a 5 p. c. du montant total de la soumission.

La plus basse ou aucune des soumisions pas nécessairement acceptée. Pour informations complètes, s'adresser a l'officier commandant à Fort Saskatchewan ou à Edmonton.

La publication non autorisee de cette annonce ne sera pas payée.

D'A. E. STRICKLAND
Commandant de la division G et du dist. Edmonton

Fort Saskatchewan, 27 août 1906.



Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille ot toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être dondé au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.

L'AGRICULTURE

LA POMME DE TERRE

Arrachage—Conservation—Vente.

Si les pommes de terre n'ont pas été affectées par la " maladie ", le meilleur moment pour les arracher est aussitôt que les fanes ont déperi, si le temps est favorable. On arrache en général les pommes de terre avant que les gelées soient assez forte pour durcir le sol jusqu'a environ un pouce de profondeur. On choisit ordinairement ce moment pour l'arrachage pour raison de commodité et sans s'inquiéter aucunement du moment ou les fanes ont séché, ce qui en beaucoup d'endroits a lieu vers le 1er septembre et souvent plus tôt.

Si les fanes de pommes de terre ont été tuées par la " maladie " les tubercules pourriront ordinairement aussitôt que les conditions seront favorables, et en conséquence il vaut mieux laisser une récolte malade dans le sol, car les tuberculcs atteints présente pour la plupart des signes de maladie avant qu'il faille les arracher à cause des gelées, et l'on n'aura pas besoin de les ramasser du tout. Si l'on arrache et rentre des pommes de terre malade aussitôt que les fanes ont déperi, il est à peu près certain que la maladie se développera dans la fosse ou la cave au racines, et par leur contact les tubercules malades communiquent la pourritures aux sains. Un cultivateur entendu n'arrachera pas de bonne heure des pommes de terre pour les empiler dans le champ. Il vaudra mieux renvoyer l'arrachage aussi longtemps que possible et puis mettre les pommes de terre dans une cave fraîche bien ventilée, où la maladie pourra être arrêtée. Il faut arracher les pommes de terre dans un sol sec et bien drainé. Toute pomme de terre saine dans un sol humide finira par pourrir de la " pourriture humide ", bien qu'elle ne soit pas affectée par la " maladie. "

Il est bon d'arracher les pommes de terre en temps sec de sorte que, lorsqu'on les rentre à la cave ou au magasin, elles soient parfaitement sèche.

Si l'on a de grandes étendues à aracher, il est essentiel d'avoir une bonne arracheuse de pommes de terre (potato digger.) Non seulement une arracheuse de pommes de terre arrachera plus économiquement qu'on ne ferait avec la fourche ou la charrue, mais avec son aide le producteur aura plus probablement sa récolte arrachée et ramassée pendant que le temps est beau, ce qui est une grande considération. Il y a maintenant dans le commerce plusieurs bonnes arracheuses de pommes de terre qui arrachent et laissent à la surface pratiquement tous les tubercules.

La charrue avec l'ajustage en forme de fourche a été assayé à la ferme expérimentale centrale. La fourche est fixée au côté de la charrue et non à la pointe, et en ceci il y a différence d'avec d'autres. Etant attachée au côté, cela empêche que les fanes ne bourrent la charrue, car on peut labourer les rangs par le côté. Même avec cet ajustage, il reste des tubercules dans le sol, mais beaucoup moins que par l'emploi de la charrue. L'arrachage à la charrue est très commun parmi les cultivateurs de l'Ouest par suite de la rareté des ouvriers et de l'étendue de la culture ; mais avec la charrue on laisse toujours un grand nombre de tubercules dans le sol, et le travail additionnel du ramassage de ces tubercules dispersés par tout le champ est considérable.

L'ancienne et excellente manière d'arracher avec la fourbe à quatre dents est trop lente et revient trop cher. En effet, un homme avec une fourche n'arrachera guère plus d'un demi-acre par jour. Une bonne arracheuse de pommes de terre arrache de trois à cinq acres par jour.

Les pommes de terre doivent être conservées sèches dans une cave fraîche bien ventilée et parfaitement obscure. Il n'y a aucun doute qu'il ne résulte chaque année de grandes pertes par suite du manque de soin dans la conservation des pommes de terre que l'on a mises dans des caves comparativement chaudes et mal ventilées, entassées en gros monceaux, conditions des plus favorables pour donner lieu à la pourriture. Les frais nécessaires pour établir un bon système de ventilation dans une cave, seraient bientôt compensés par la meilleure condition dans laquelle les pommes de terre se conserveraient et l'augmentation de profit qu'on en aurait. Si l'on ne croit pas devoir encourir cette dépense, on devrait faire tous ses efforts pour que la circulation de l'air autour des pommes de terre soit aussi bonne que possible. Au lieu d'entasser les pommes de terre contre le mur ou sur le sol il faut clouer des liteaux un peu espacés à environ six pouces ou davantage du mur. Ceci permettra à l'air de circuler derrière le tas. Il faudrait en outre arranger un plancher temporaire à environ six pouces au-dessus du sol, sans faire joindre les planches, de sorte que l'air puisse circuler sous tas et au travers. Ensuite, si les monceaux doivent être très grands, on peut de loin en loin mettre de très grands ventilateurs carrés faits de lattes, allant depuis le haut jusqu'au bas des monceaux : cette circulation de l'air ajoutée à celle du fond et des côtés fera conserver les pommes de terre en bien meilleure condition que si elles étaient en un monceau sans aucun vide. Une autre bonne méthode est de conserver les pommes de terre dans de grandes caisses faites de lattes assez rapprochées pour ne pas laisser passer les pommes de terre. La ventilation entre les caisses aiderait beaucoup à conserver les tubercules en bonne condition. Il se perd chaque année des milliers de boisseaux de pommes de terre lorsqu'il y a maladie faute de ventilation. La température de la cave ou du magasin devrait être maintenue aussi près que possible de 33° à 35° F. Plus les pommes de terre sont au frais sans gelée, mieux cela vaut. Nous avons déjà dit combien la valeur des tubercules pour semence se trouvent diminuée s'ils germent, mais leur valeur comme aliment est aussi très affectée. En outre, si l'on conserve les pommes de terre pour les vendre au printemps, il y aura grand déchet en poids si on les laisse germer. Il est important d'avoir quelque moyen de laisser entrer de l'air frais dans la cave vers le printemps, où il est difficile d'empêcher les pommes de terre de germer. Il faut laisser rentrer l'air pendant la nuit, où la température est la plus basse, et tenir la cave fermée pendant le jour.

Quelquefois il est difficile aprés l'arrachage de rentrer toute la récolte à la cave ; dans ce cas on peut entasser les tubercules en monceaux de 40 à 50 boisseaux et les recouvrir de paille avec un peu de terre par dessus pour les maintenir sèches ; on ajoute de la terre par dessus la paille si le temps se refroidit. Si les pommes de terre, toutefois, ont la maladie, il n'est pas prudent de les entasser ainsi ; et, même lorsqu'elles sont saines, il faut autant que possible éviter de les entasser dans le champ ; car il est beaucoup plus facile de les manier ensuite dans la cave qu'en pleine air, peut-être par un temps froid et désagréable. Si on trouve à l'arrachage que les pommes de terre sont malades, une bonne chose à faire est de préparer dans la grange un endroit tout à fait sec et où l'on puisse les abriter quelque temps contre la gelée, puis de les étendre en tas aussi peu épais que possible. Il faut en outre, pouvoir exclure toute lumière, car autrement les pommes de terre perdront très rapidement de leur qualité.

Il y a ordinairement plus de profit, prenant une année dans l'autre, à vendre les pommes de terre aussitôt que possible après l'arrachage. Bien que parfois, lorsque la "maladie" a beaucoup sévi, que la récolte est peu abondante dans tout le pays et que l'on se trouve avoir des tubercules parfaitement sains, il puisse y avoir avantage à les garder jusqu'après l'hiver, néanmoins il est en somme plus sage pour le producteur de vendre en automne à un prix raisonnable, car il évite ainsi toute anxiété sur la conservation de la récolte et ne court aucun risque de pertes par des causes imprévues.

Quelques-unes des variétés de pommes de terre qui sont de qualité inférieure, sont les plus exemptes de la maladie ; c'est pourquoi elles sont préférées par quelques producteurs. Il y a toutefois des pommes de terre de la meilleure qualité qui sont aussi exemptes de la maladie. Nous croyons que, laissant de côté toute autre considération, un producteur aura profit à cultiver les variétés de bonne qualité qui sont également plus productive que celle peut-être un peu plus exemptes de la maladie, et à les traiter avec la bouillie bordelaise. Il sera ainsi a même d'offrir les pommes de terre des plus excellentes à ses pratiques qui ne manqueront pas d'en apprécier la meilleure qualité. Quant à la manière de vendre les pommes de terre, cela dépend tellement des conditions locales que nous ne croyons pas devoir nous étendre beaucoup ici sur ce sujet. La manière de faire des meilleurs producteurs est de trier et d'ensacher les pommes de terre juste avant qu'elles soient prêtes à vendre. On peut maintenant se procurer de bonnes machines pour trier les pommes de terre et en détacher les germes, ce qui diminue considérablement le labeur.

Le Home Rule pour l'Irlande

Philadelphie.—Le " North American " publie ce qui suit au sujet du prochain bill du Home Rule.

Le Home Rule pour l'Irlande, le rêve des loyaux Irlandais depuis tant d'années, sera demandé à la prochaine session du parlement anglais, et maintenant la réforme est appuyée non seulement par les députés irlandais, mais aussi par le gouvernement libéral et a même le consentement du roi.

Les termes du projet de loi ont été réglés entre le roi, le premier ministre, Sir Henry Campbell-Bannerman et John E. Redmond, le chef du parti parlementaire irlandais.

Voici quelles seraient les grandes lignes du bill :

Un parlement composé exclusivement d'irlandais et siégeant à Dublin.

Le droit de vote à tout citoyen.

L'aide du gouvernement pour faire revivre les industries irlandaises.

Le nouveau parlement ne comprendra qu'une chambre.

Le droit de veto sera confié à un conseil.

Le droit absolu au parlement irlandais de prélever des taxes pour l'usage local.

Pas de taxation générale pour le support du séminaire théologique ou Collège Trinité.

On assure que ce projet de loi sera accepté non seulement par le peuple irlandais, mais aussi par le peuple anglais, et que le roi a manifesté à son premier ministre les idées les plus libérales, les plus généreuses touchant le Home Rule.

L'Affaire de Indiens Babines

Ottawa.—Le malaise, pour ne pas dire l'attitude menaçante, des sauvages de l'agence Babine, sur la rivière Skeena, à 250 milles de son embouchure, est apparemment dû à la crainte qu'ils ont qu'on veuille les empêcher de faire une provision suffisante de saumon, et que par conséquent ils se trouvent face à face avec la famine. Des dépêches adressées à Sir Wilfrid Laurier, chef par intérim du département des affaires des sauvages, et à l'hon. M. Brodeur, ministre de la Marine et des Pêcheries, leur exposant les faits, ont été reçues ici et prises en considération, aujourd'hui, par le cabinet. Les dépêches de l'agent des sauvages à la réserve, M. Loung, sont rassurantes et démontrent son habilité à faire face à la situation. Il a été jugé sage, cependant, de prendre des mesures en vue de faire disparaitre l'impression erronée qui s'est glissée dans l'esprit des sauvages, et les officiers du gouvernement ont reçu instruction de s'entendre avec les sauvages et de les convaincre que leurs craintes n'ont aucune raison d'être. Personne ici ne doute de l'issue paisible de cet incident, une fois que les sauvages auront compris que, même si la provision de poisson, qui fait leur principale nourriture, venait à manquer, d'autres aliments leur seront donnés.

Comme c'est l'habitude de tous les sauvages, les Babines ont été prodigues à l'excès quand la nourriture était à portée de la main. Depuis nombres d'années, ils ont élevé des écluses sur la rivière Skeena, fermant ainsi le passage au poisson. D'énormes quantités de poissons étaient prises et consomées sur place ou séchées. Mais le gaspillage qui se faisait prit des proportions alarmantes, et la riviére aurait en peu de temps été complétement dégarnie de saumon.

En 1904 les officiers des pêcheries détruisirent les écluses et essayérent de convaincre les sauvages de la sagesse des méthodes moins ruineuses. Les sauvages y consentirent, mais revinrent bientôt à leur ancienne pratique. Ils tenaient comme principe que le poisson était à eux et qu'ils avaient le droit d'en faire ce qu'ils voudraient. On croit cependant qu'ils se soumettront aux réglements faits par les officiers des pêcheries dans l'intérêt de l'économie et avec le désirs de sauver le saumon d'une extinction compléte.

On nettoie !

Chicago. — Trois cent cinquante mille livres de conserves alimentaires ont été détruites la semaine dernière à Chicago, parce qu'elles ont été trouvées impures par les inspecteurs du Health Department.

Le " Bulletin of the Health Department " dit que les inspecteurs en ont détruit 50,719 livres dans les quartiers du bas de la ville ; ce chiffre comprend 16,000 livres de viande et 2,930 livres de fruits et légumes.

Les inspecteurs ont en outre pris des échantillons des marchandises vendues par cinq fabriques de bonbons, trois fabriques de levain artificiel, dix fabriques " d'ice cream, " trente boulangeries et soixante-quinze fabriques de conserves de fruits.

Les arrestations, dit le Bulletin, ont été nombreuses la semaine dernière : quinze marchands de poissons, trois boulangers et trois marchands " d'ice cream " ont été arrêtés sous l'accusation d'avoir mis en vente des denrées alimentaires impropres à la consommation.

INAUGURATION DU SERVICE SPECIAL ET EXTRA-RAPIDE TRANSCONTINENTAL

La compagnie du Pacifique Canadien a inauguré ce matin son service spécial transcontinental, " l'Over-seas," reliant son service océanique à travers l'Atlantique et le Pacifique.

Parti de Québec à neuf heures avec 160 passagers de " l'Empress of Ireland " à destination de la Chine et du Japon. le train spécial de luxe franchira en 92 heures la distance, qui sépare Québec de Vancouver.

Grâce à la rapidité de ses nouveaux paquebots " l'Empress of Ireland " et " l'Empress of Britain," la compagnie du Pacifique a réussi à enlever au canal de Suez sa suprématie sur la route d'Orient, en réduisant de onze jours ce long et pénible voyage. " L'Empress of Ireland " est arrivé à Québec après avoir accompli un nouveau record et battu celui de son rival, le " Virginian " en faisant la traversée de l'Atlantique en 5 jours 10 heures et 30 minutes de Liverpool à Rimouski, soit 4 heures de moins que son record précédent et 6 heures de moins que le record du " Virginian."

La traversée proprement dite de l'Océan, c'est-à-dire d'un continent à l'autre. à été trois jours, 19 heures et 6 minutes, le record des records.

Se connaître, s'aimer, se quitter, c'est la vie.

La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

M. Maldonne entra le premier dans le vestibule, et ouvrit la porte du salon.

—Tiens, dit-il en se détournant vers Claude, tout mon monde envolé ! Plus personne !

L'appartement était désert, mais les meubles conservaient le souvenir de la dernière scène qui s'y était passée. Au pied du fauteuil de M. de Kérédol, qui tendait les bras vers la porte, le livre gisait sur le parquet. Il avait dû couler le long du siège de cuir où on l'avait posé, et, tout meurtri, abandonné, il soulevait quelques-unes de ses pages blanches comme le fouet d'une ailé blessée. Puis près de la fenêtre, quatre chaises formaient un demi-cercle, ouvert du côté du fauteuil. L'éclat qui les avait troublées, écartées les unes des autres, on le devinait, était venu de là. Sur le guéridon, un dé d'argent, oublié, faisait songer à une main fine de toute jeune fille.

– Plus personne ! répéta M. Maldonne, c'est étonnant, il n'est pas très tard...

Il tira sa montre, et l'exposa au jour douteux de la lune, qui éclairait le vestibule.

—Dix heures et demie seulement...

VI

Il se passa plusieurs semaines pendant lesquelles Claude, retiré dans sa terre de la Coudraie, mesura son blé, vendit son foin, fit ses vendanges, chassa les perdreaux et les grives, et constata, dans les rares moments où sa pensée prenait forme de méditation, qu'il était l'homme le plus heureux du monde. A diverses reprises, suivant les sentiers dès bois humides et chauds des premières pluies, les mains dans les poches de son gilet de chasse, son chien quêtant au bord des touffes de fougères et d'ajoncs, il s'arrêta, comme grisé par la vie, par la paix, par la plénitude de joie qu'il sentait en lui et autour de lui. D'autres fois, il est vrai, l'idée lui vint, surtout aux heures lentes de l'après-dîner, quand la bourrasque soufflait dehors et l'empêchait de sortir, quand il n'entendait d'autre bruit, dans la vaste salle où il se promenait, que celui de son propre pas renvoyé par les murs, l'idée lui vint qu'une jeune femme embellirait encore cette agréable Coudraie. Une image se présentait à lui, sans en avoir été priée : celle de Thérèse, les mains tachées de groseilles et confuse de son tablier à bretelles, ou disant, les yeux levés : "Le conte des étoiles, monsieur. Nous en avions une, mon parrain et moi..." Mais il ne s'arrêtait pas longtemps à de pareilles rêveries. Elles lui paraissaient indignes d'un homme heureux, que commande à vingt vignerons, jouit d'une indépendance parfaite et d'un revenu plus qui suffisant, Il se contentait donc, en ces occasions, de tirer une forte bouffée de sa pipe, s'approchait de son épagneul étendu devant le feu, l'assurait que, de longtemps, personne ne troublerait leur ménage à tous deux, et sortait, malgré le mauvais temps, pour inspecter le cellier où fermentait son vin.

Quand il fut de retour à la ville, vers la fin d'octobre, seul dans son hôtel du faubourg avec sa vieille Justine, l'image revint plus fréquente, et, soit que les distractions fussent moins nombreuses autour de lui, soit paresse d'une âme longuement tentée, il y prit un plaisir croissant. La plupart de ses amis n'était pas rentrés de la campagne. Dans les rues, des files de maisons toutes closes avaient sur leurs contrevents la poussière de six mois ; la chaussée appartenait aux moineaux, et, même les jours ouvrables, quand il faisait du soleil, un monde de petites gens, rendus à la liberté par l'absence des grands, s'en allait vers les prés voisins avec la ligne sur l'épaule. Comment ne pas songer un peu ? Et Claude se rappelait l'invitation de M. Maldonne : "Revenez au musée." Fallait-il y retonrner ? Ne devait-il pas plutôt obéir à des scrupules qui, par moments, le prenaient ? M. de Kérédol avait manifesté, par toute son attitude, un désir très peu vif de voir s'établir de relations entre les Pépinières et la Coudraie La proposition même de M. Maldonne contenait une réserve.

Un jour que ces questions s'offraient de nouveau à son esprit, il entra, pour y réfléchir, au Jardin des Plantes. Il savait qu'un des plus sûrs moyens de rencontrer un peu de solitude ou de recueillement c'est encore de choisir une promenade publique, la foule ayant plutôt le goût des endroits lassants où il y a de la poussière : les boulevards, les grandes rues, les remparts des places fortes et le tour des fontaines.

Il entra donc, et descendit l'avenue en pente bordée de platanes, admirant la limpidité de l'air et la profusion d'or que l'automne jette sur le monde. Au bout de l'allée, il y avait plusieurs serres à la file, dont les vitres peintes en blanc, cintrée sur les arceaux de fer, rayonnaient autour d'elles une vraie chaleur d'été Là, quelques bonnes gens, des habitués, se chauffaient en faisant la sieste. Et, devant eux, marchant d'un pas relevé, Claude aperçut deux promeneurs qu'il reconnut tout de suite, bien qu'ils se présentassent de dos. L'un, gros, court, le geste rond, la voix chaude, était M. Lofficial ; l'autre, plus sobre de mouvements, droit et sanglé dans sa redingote, ne pouvait être que le parrain de Thérèse. Ils causaient avec animation, à demi tourné l'un vers l'autre, et l'on devinait à leur attitude même, au peu d'attention qu'ils accordaient aux ranges d'invalides à gauche, et aux massifs de dahlias à droite, qu'ils arpentaient depuis longtemps ce coin découvert et tiède de jardin.

Claude ne voulut pas reculer, et continua sa route vers eux. Comme ils parlaient à voix haute, bientôt il put saisir des mots.

—Eh bien ! non, mon cher monsieur, disait M. de Kérédol, je ne crois plus qu'elle nous quitte, à présent. Elle a l'air tout à fait heureuse au milieu de nous. Si vous l'aviez vue parler de ce concert de demain !...

A ce moment, les deux promeneurs, qui s'étaient arrêtés à l'extrémité de la serre, se retournèrent ensemble, et aperçurent Claude Revel qui allait les dépasser.

M. Lofficial étendit la main.

—Je vous arrête au passage, dit-il. Depuis le temps que je ne vous ai vu... Vous connaissez mon jeune voisin ? ajouta-t-il en s'adressant à M. de Kérédol.

Celui-ci, probablement rassuré par la fuite du temps, qui n'avait amené aucun incident nouveau, répondit :

—J'ai eu le plaisir de rencontrer monsieur, il y a un mois.

—Trente-cinq jours, dit Claude étourdiment.

M. de Kérédol eut l'air surpris de la promptitude du calcul, et se demanda d'où venaient ces mathématiques. Il n'en demeura pas moins parfaitement correct, aimablemême, fit deux fois encore le trajet d'un bout de la serre à l'autre, questionnant Claude sur la Coudraie, sur les dernières manœuvres, et sur de communes relations qu'ils avaient dans la ville. Puis il voulu prendre congé. M. Lofficial l'entraina à deux ou trois pas, et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre confidentielle, mais qui arrivait bien nettement à Claude :

– Quant à votre projet pour demain, monsieur de Kérédol, je suis d'avis...

Bien, bien, dit ce dernier, en essayant de dégager sa main...

Mais M. Lofficial le retint.

—Je suis entièrement de votre avis : distraction saine, excellente. Dites-le à Maldonne de ma part. Dites-lui que cette chère enfant ne peut pas toujours demeurer enfermée aux Pépinières.

—Je n'y manquerai pas... Au revoir ! dit M. de Kérédol, en se dérobant rapidement à l'étreinte de M. Lofficial.

Il était devenu tout rouge et visiblement géné.

Claude le vit saluer et s'éloigner en hâte, très nerveux, faisant avec sa canne un moulinet d'impatience.

—Qu'est-ce que c'est que ce concert ? demanda-t-il en s'approchant de M. Lofficial.

—Vous ne saviez pas ?

—Non.

–Le premier de la saison, au Cirque-Théâtre. M. de Kérédol doit y conduire sa sœur et mademoiselle Thérèse...

M. Lofficial continuait de suivre du regard l'ancien officier de chasseurs, qui montait l'avenue de platanes au pas de charge.

—Pauvre M. de Kérédol ! ajouta-t-il d'une voix plus basse. Il ne l'aime que trop. Ce doit être bien peu reposant d'aimer ainsi. De quel air enthousiaste il me disait tout à l'heure : Nous sommes tous ravis d'aller à ce concert. Thérèse surtout. Et c'est moi qui ai eu la première pensée, monsieur Lofficial, moi qui ai lutté et obtenu la permission. Elle ne l'aurait pas demandée, la chère mignonne. Car, voyez-vous, ce qu'elle a par-dessus tout, c'est une idée délicate du devoir, du mieux. Par nature, autant que par piété, elle se porte vers ce qu'elle croit être le plus parfait. Pour plaire aux autres, il n'y a rien qu'elle ne sacrifie, et sans pose, vous savez, sans qu'on puisse se douter qu'elle y met un peu d effort. Quel trésor de joie pour nous trois !"

—Vraiment, il disait cela ? demanda Claude.

—Mais... oui, mon ami...

Emporté par sa nature expansive et naïve, M. Lofficial, le regard fixé sur les derniers arbres derrière lesquels M. de Kérédol venait de disparaître, avait tout l'air de parler à lui-même et d'oublier la présence de son voisin. Il se détourna, et s'aperçut que Claude l'écoutait avidement.

—Qu'est-ce que je vous conte là, monsieur Claude ! Excusez moi. J'aurais dû être à vous. Mais, plus je vais, plus je me sens dans le cœur un écho qui me répète les choses, et que je ne puis faire taire.

—Tiens, dit Claude, il commence déjà chez moi, cet écho-là. Il y a des jours... Restez-vous au jardin, monsieur Lofficial ?

—Hélas, non ! J'aurais dû partir avec M. de Kérédol... mais le plaisir de vous serrer la main... Il faut que je coure à la gare.

—Un voyage ?

—Oh ! pas bien long ; jusqu'aux Luisettes, une petite commission à faire, un coup d'œil à donner. Je serai de retour demain. Au revoir, monsieur Claude.

Et le bonhomme s'éloigna à son tour, mais posément, distribuant, à des anciens qui le reconnaissaient, un salut de la main, se retournant même une ou deux fois, pour bien montrer à Claude que ce départ n'était point un prétexte, et qu'on avait toujours la pensée occupée de son jeune ami.

Claude, immobile devant la sèrre, éprouvait une joie puissante, une joie qui grandissait d'instant en instant. Libre de penser ! Libre d'écouter les mots qui bourdonnaient si joliment autour de lui ! Il avait bien fallu les chasser tout à l'heure, pour répondre à M. Lofficial. Mais maintenant ils revenaient tous : " La chère mignonne... une idée délicate du mieux... pour plaire aux autres, il n'y a rien qu'elle ne sacrifie... quel trésor de joie !... " C'était comme une chanson que chantaient les rayons pâles du jour, les feuilles remuées par une brise insensible, les toits égayés de lumière. " Trésor de joie ! " tout répétait l'aveu échappé à M. de Kérédol et redit par Lofficial. Claude s'enivrait lentement, avec ces mots qui grisent les âmes. Debout à la même place, abandonné au rêve, il avait l'air de contempler la cime des arbres. Les vieux qui, sur les bancs éparpillés çà et là, chauffaient leurs jambes allongées, le virent avec étonnement sourire dans le vague, à quelque chose de mystérieux qu'ils ne purent saisir, puis rougir d'avoir été vu, puis se dérober, par les allées tournantes, aux regards des promeneurs.

La chanson continua toute l'après-midi.

" C'est vrai qu'elle est charmante ! songeait Claude ; aucune contrainte n'a pesé sur elle, aucune pression, aucun moule. On ne l'a point forcée de fleurir : elle est éclose. Comme elle s'est montrée simple avec moi, différente de tant d'autres dont le sourire même est une chose apprise et effarouchante ! Moi aussi, je suis simple, même un peu loup. Peut-être est-ce

Etudes et Croquis

Le charme de la Mer

La poésie de la mer a ceci de propre qu'elle est accessible à tout le monde. Rien de plus probant, à ce sujet, que la stupeur béante des bonnes gens de la petite bourgeoisie, et même du peuple, lorsque, versés par les trains de plaisir sur nos grèves, ils se voient en présence de l'élément formidable. Assis sur le galet croulant ou le sable friable, pressés, ils ne savent pourquoi les uns contre les autres, ils demeurent sans échanger une parole, hébétés par une sensation mystérieuse qu'ils seraient bien empêchés de définir. J'en ai vu qui se tenaient la main comme devant un danger que l'on court ensemble.

Ne vous êtes-vous pas vous-mêmes étonnés de constater souvent, à votre montre, que vous veniez d'user, à la seule contemplation de la crête des vagues, trois ou quatre heures de ce temps qui est de la monnaie ? La mer extrait du rêve des cervelles les plus prosaïques. Elle dérèglerait un huissier du fisc. Sa puissance d'abstraire, de divertir, d'aliéner, est universelle.

S'il fallait fournir une définition de l'attrait de la mer, je vous proposerais celle-ci : le magnétisme de la peur. Car la peur attire, c'est un phénomène avéré de physiologie humaine. Mais, aussi, quelle peur magnifique que celle du plus faible de tous les êtres devant le plus forte de toutes les forces ! Regardez : la masse des eaux furibondes se rue immensément sur la pauvre petite bête désarmée, l'animalcule pensant qui n'a pour toute défense, que la sonscience de son âme l'homme enfin. Il s'enfuit, puis il se retourne, revient, ivre de son épouvante, jette un morceau de bois dans le bouillonnement, s'y accroche et flotte entre les cent mille gueulles hurlantes des dragons verts de la vague. C'est le marin, le brave des braves. Sa peur n'était que l'envers de l'intrépidité.

Michelet remarque que les enfants sur les grèves subissent inconsciemment cette peur révoltée de la mer. Ils l'expriment à leur manière puérile, en bombardant de pierres chaque flot qui déferle. Il leur est irrésistible de courir sus à la spirale qui recule et de se sauver devant la volute, qui retombe. C'est déjà la petite guerre. Ils y trempent autant de culottes qu'ils y perdent de pelles en bois, aux plaintes stériles des mères. Tous leurs autres jeux sont de la même sorte : ils édifient des remparts de sable et des forteresses de varechs contre l'assaut de la cavalerie écumeuse qui accourt de l'horizon et pousse déjà ses reconnaissances. Quels cris d'enthousiasme aux premiers uhlans ou cosaques d'avant-garde qui s'y écrasent, et, quand la place se démantèle, quelles bravades ! ils ont combattu. J'ajoute cette autre observation à celle de Michelet, que, la saison terminée, tous ces mioches se déclarent fixés sur leur vocation : celle de Jean Bart !....

Oui, la mer nous prend par la peur même qu'elle nous inspire, ou pour dire mieux, parce que le panthéisme antique appelait d'un si beau mot : l'effroi sacré. Dans les familles riveraines, en France comme ailleurs, du reste, on ne trouve plus de bras pour les cultures ni les soins de la terre, L'adolescent, à quinze ans, ne regarde plus les guérets, il tourne le dos à Cérès et n'en a que pour Amphitrite. Les labours de prés salins, sur nos côtes, sont menés par les infirmes, les vieillards et les femmes. De tous nos villages ravagés, en proie aux cataclysmes quasi quotidiens auquels président tous les saints du calendrier, pas un gars valide qui veuille rester terrien. La sirène chante et les appelle au bas des falaises.

Il faut qu'ils aillent à elle et qu'ils meurent entre ses bras, comme y sont morts le père, l'aïeul, toute la filière des ascendants. C'est écrit. Ils ont le sang salé, ils sont des hommes de mer, une espèce amphibie. Les femmes ont renoncé depuis longtemps à toute résistance. La rivale est trop impérieuse, trop riche et trop belle ; elle sait trop de secrets d'amour. C'est à peine si elles montrent le poing à la grande faiseuse de veuves. Elles vivent d'adieu. Les Athéniennes se déchiraint le sein sur le rivage en voyant disparaître, dans le couchant ensanglanté, le vaisseau qui emportait leurs fils, leurs frères et leurs amoureux au Minotaure crétois. Sur les sentiers des douaniers, entre les bruyères et les ronces, les mères, les femmes, les filles des hommes de mer traînent l'endimanchement violet de leurs deuils anticipés.

En France, la fascination de la mer s'exerce sur nous, et nous attaque, par trois sortes d'incantations correspondant aux trois formes qu'elle revêt pour embrasser notre terre natale. L'Atlantique ne parle pas comme la Manche, qui, elle-même, n'a pas la voix de la Méditerranée. A chacune d'elle sa conque.

De la conque atlantique, je ne sais rien que par ouï-dire, ne l'ayant pas entendue. Mais tout atteste qu'elle gasconne. Autour du golfe de Bayonne, où se mirent les Pyrénées, vit une race bronzée, d'origine immémoriale, pour laquelle l'action est la sœur jumelle du rêve. Chez les Basques, tout mot se double d'un fait, comme un fourreau engaine son épée. Leur histoire, à peu près anonyme, traverse les annales humaines sans s'y mêler, ainsi que le Rhône fait le lac Léman, et elle est toute maritime. Ils ont été les héros de tous les romans de la mer. A ceux-là elle n'a qu'a crier : " viens ! " et ils vont. Ils abattent quatre mélèzes sur la montagne, les taillent, les ajustent, et ils mènent d'instinct Christophe Colomb en Amérique, découvrant avec Magellan le Pacifique et font escorte à Dumont d'Urville à travers les récifs à pingouins du pôle antartique. C'est un Basque, n'en doutez pas, qui sa simple boussole au gilet, trouvera le passage des glaces, en fumant sa pipe sur une banquise. Dans le golfe de Gascogne, la conque de la mer est une corne d'appel, l'olifant de ses preux.

●

La Méditerranée, ou mer de Provence, n'est qu'un lac où la mer elle-même se repose. Son attirance émane de l'encadrement élyséen de ses bords et de la rocaille de ses îles ensoleillées de légendes. Elle n'invite pas aux grandes aventures. Elle ne promet que de petits périls. Elle abonde en port secourables. Je la compare à une vasque d'albâtre où, dans les infractuosités formées par les bas-reliefs, évoluent les galiotes de papier parmi les cyprins roses. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle ne fait que des marins d'eau douce ; ce serait absurde et inique, d'abord parce que la Méditerranée est la plus salace des mers et, ensuite, parceque Gênes, Venise, Marseille et Toulon protesteraient de toute leur histoire. D'ailleurs, elle se paye des naufrages. Mais il y a, entre eux et ceux où les mers rivalent trempent leurs hommes, la différence qu'on imagine, par exemple, entre les Croisades et les exterminations scientifiques modernes.

La vraie mer, la mer vivante, c'est la Manche. C'est du Pas de Calais à la pointe du Finistère que l'ennemie adorée assemble ses sorcelleries de magicienne et, sous deux masques où luit l'émeraude de ses yeux, nous convie à la lutte mortelle. Il n'y a qu'à la regarder pour savoir à qui l'on a affaire, et, au premier coup d'œil, on est touché, pris et perdu.

Oh ! je la reconnais bien celle-là, et depuis mon enfance. Je la connais, sous ses deux masques, le loup normand et le loup breton, et je lui ai jeté mes cailloux puérils du haut des " quiquengrognes " de galet ou de sable. Tous les ans, je m'arrache d'elle; tous les ans, je lui reviens aimanté par ses yeux verts. Elle rit de mes départs, elle rit de mes retours ; elle sait bien qu'elle l'aura, mon dernier soupir !

Sous les pommiers de Normandie, elle étale la robe grise, ourlée de l'ocre des falaises. Plus jalouse que partout ailleurs, d'une terre aux sillons gras, aux fertiles vallées, elle lui dispute âprement la race d'hommes à haute taille qu'elle lui apporta elle-même du Nord sur des canots de sapins danois. Ils ont de trop belles moissons, de trop riches troupeaux, des femmes trop blondes ; ils sont abusivement heureux. Elle les invective, leur fait honte, passez-moi le mot : elle les " engueule ". Le poing sur le soc des charrues, comme autrefois à la barre des pirogues, ils entendent sa voix rauque, que les galets éraillent, et ses lamentations de reine abandonnée. Elle leur vocifère les noms ancestraux de ces chefs d'aventures qui conquéraient îles, promontoires et continents. débarquaient de-ci de-là, fondaient des normandies. Ils soupirent, ils jurent, ils se défendent, lâchent la herse, courent au rivage, et sont repris. Et les voilà qui baisent, en pleurant, la franche de la robe grise.

●

Et, maintenant, à ma chère Bretonne. La mer de Bretagne a les yeux bleus et la bouche en fleur. Elle sourit même dans la colère. C'est par là qu'elle tient son Celte. Mais, comme ce Celte est naïf et crédule, presque jusqu'à l'innocence, elle ajoute à ses enchantements le prestige des robes changeantes, Elle en a pour toutes les heures, couleur de soleil, de lune, d'étoile et de phosphore. Avec ses toilettes de nuit, elle est belle comme le jour et, dans ses toilettes de jour, elle est belle comme la nuit. Aussi, pour recruter chez nous, se borne-t-elle à faire sa ronde. Il n'y a rien de plus doux à l'oreille humaine que les éternelles petits baisers qu'elle jette sans fin du bout des vages. Nul parfum ne rivalise avec celui qu'elle distille sur les plantes mêmes, dans les tiédeurs du crépuscule ou dans les rosées du matin. Elle ouvre, en outre sur les moindres grèves, tous ses écrins et les y laisse.

De telle sorte que le pauvre Celte ne songe même pas à choisir. Il est à elle par tous les sens. On peut avancer, sans erreurs, qu'un Breton n'emploie la terre que pour y naître, et que le clocher est surtout pour lui un point de repère dans l'élément étranger. Un Terre-Neuvien, dans son village ressemble à un gade hors de l'eau et jeté sur le sec par l'ouragan. Il etouffe. Toutes les légendes armoricaines, tous les contes d'hiver, toutes les histoires de bord, roulent sur ce thème : l'homme de mer sur " le plancher des vaches ". La terre n'est inventée que pour les bordées, conjugales ou non, et un peu pour les cabarets, peut-être.

EMILE BERGERET.

mademoiselle Thérèse que, depuis mes vingt ans, sans le savoir, j'ai attendue. "

Il aurait voulu un conseiller à qui ouvrir son âme, à qui demander : " Est-ce bien elle ? Que faut-il faire ? " Mais il n'y avait personne. Non, il n'y avait personne, puisque sa mère était morte, puisque ses amis étaient absents, ou trop jeunes, ou trop ignorants de Thérèse et de lui-même pour le guider.

Mais la main maternelle qui gouverne le monde a des secrets merveilleux. Aux carrefours où l'homme n'a pas mis de poteau indicateur, elle pose un arbre avec un nid, une pierre moussue, une simple branche de ronces en fleur : ces pauvres témoins de la route ne savent pas ce qu'ils font, mais celui qui cherche y reconnait un signe, et s'en va.

Claude, après le dîner, monta dans sa chambre. Il n'y venait pas pour épier ses voisins. Oh ! non. Mais comment ne pas regarder un jeune ménage prenant le frais du soir, en face de la fenêtre ? Depuis une semaine, les Colibry hébergent leur fille et leur gendre. Chômage, vacances, on ne sait pas bien. Le gendre qui est ferblantier, a entrepris de planter, au bout du terrain du vannier, un jardin d'agrément à son idée. Il y travaille six heures par jour, pour se reposer. Il est joli homme, ce jeune marié : élancé, la tête intelligente et maigre, de petites moustaches noires. Dans sa jaquette brune, il a presque l'air d'un monsieur, et ses travaux prouvent qu'il a déjà le goût du luxe et du rococo. Adieu les carottes sauvages, dont les ombelles égayaient le feuillage sombre des acanthes ; adieu les orties et les arums aux cornets percés d'une lance d'or. Il pique des fusains en boules, des houx panachés, des arbustes taillés et étiquetés par un " paysagiste rustiqueur " des environs.

Il est moderne, assurément ; il veut que son beau-père soigne davantage les dehors. La jeune femme admire cette transformation. Elle est assise près du peuplier, sur une chaise qu'elle a renversée un peu en arrière ; ses lourds cheveux bruns, piqués d'épingles ornées, s'appuient au tronc de l'arbre ; à demi étendue, les pieds soulevés de terre, elle rit d'un rire muet. très naïf, le même, soit qu'elle regarde son mari défoncer le massif, soit qu'elle se détourne, à sa gauche, vers le berceau d'osier que la grand'mère agite, toute absorbée, elle, la bonne vieille, par le nouveau-né qu'elle endort. Le vannier est à cheval sur un billot, le long du mur, un peu loin, pour voir tout son bonheur ensemble Il fume. Il n'entend rien des bavardages à demi-voix qu'échangent les deux femmes. L'heure indécise, un dernier rayon du soleil qui change en auréole la rainure jaune du peuplier, la rumeur décroissante de la rue, les pigeons qui se becquètent sur l'arête du troit, et se laissent, un à un, d'une aile paresseuse, glisser au colombier, encadrent cette scène. Bientôt la grand'mère se lève ; un coup de vent frais a secoué les brides de son bonnet ; elle enveloppe de ses bras la corbeille et le trésor qu'elle enferme. La jeune femme la suit des yeux jusqu'à la porte, en se penchant. Elle est toute charmante ainsi. la voisine. Elle a le charme des petites gens qui n'ont pas honte d'être heureux. Le père, qui a fini sa pipe, rentre aussi sans rien dire. Les deux vieux sont attirés par le berceau. Les deux jeunes sont demeurés, elle, appuyée à l'arbre, lui, plantant ses arbustes nains. Mais cela n'a pas duré. Il a compris qu'elle était seule, il a tourné la tête vers elle, la fine moustache relevée montrant ses dents blanches. Leurs yeux se sont rencontrés. Il a jeté tout de suite sa bêche. Sa femme est venue à lui, et les voilà qui se promènent l'un près de l'autre. Ils s'arrêtent près des fusains, ils repartent. Ils causent bien bas pour ne parler que des innovations faites au jardin du père Colibry. L'ombre croit autour d'eux. La jeune femme s'appuie au bras de son mari, le front levé, les yeux câlins. Petit à petit, en épiant s'ils n'étaient pas vus, ils se sont mis dans l'axe du gros peuplier, et se sont embrassés.

Claude s'est éloigné de la fenêtre, troublé par le conseil muet. Quand il est revenu, la jeune femme et son mari avaient disparu.

De la maison close du vannier, un cri montait par intervalles, et une voix, frêle comme le son d'une flûte lointaine, chantait :

Dodo minette,
Dodo poulette,
Dormez donc si vous voulez,
Je suis bien lasse de vous bercer.

Alors Claude a appuyé son front sur la vitre, et il a dit en lui-même :

" Demain j'irai au concert, et j'y verrai Thérèse, parce que je l'aime ! "

VII

Vers deux heures, Claude entra au cirque, et prit place dans une des loges au fond de la salle. L'énorme chef d'orchestre, coubé vers ses seconds violons, leur conseillait des ténuités de sons infinies. On ne percevait qu'un faible murmure, sur lequel évoluait un cor. Le public varié qui se pressait sur les gradins, les auditeurs des fauteuils de parquet, écoutaient dans le même silence la " Marche des Pèlerins," et le balancement des nuques sortant des cols de fourrures, la chute progressive des mains qui tenaient le programme, le regard circulaire des gens venus là par hasard et que le silence d'une foule étonne toujours, les violoncellistes pinçaient leurs lèvres aux trémolos, indiquaient un beau passage. Claude chercha Thérèse, parmi ces gens immobiles et vus de dos. Au troisième rang du parquet, il aperçut, sous un feutre noir orné d'une aile rose, un cou svelte, couronné de cheveux blonds, et qui se perdait un peu plus bas dans l'ombre d'un tour de plumes. C'était Thérèse Maldonne. Nulle autre qu'elle n'avait cette grâce parfaite. Elle se tenait bien droite, entre sa mère en toilette sombre, la tête inclinée vers l'épaule, et Robert, penché en avant, tout pelotonné dans son plaisir de dilettante. Et les seconds violons semblaient prêts à rentrer dans le néant. Et le cor en profitait pour se plaindre amoureusement.

Hélas ! rien n'est fragile comme l'émotion d'une salle. Il y avait, aux secondes, un auditeur de race noire. Nul ne s'occupait de lui. L'innocente fantaisie lui prit d'enlever son pardessus. Il y mit un peu de solennité. Quelqu'un près de lui le remarqua, et dit à demi-voix : " Tiens, il va reprendre son costume national ! " Presque personne n'avait entendu. Mais une fusée de rires était partie. Elle fila le long des banquettes de secondes, passa aux premières, gagna le porteur, envahit le parquet. Tout le monde se détournait, et se dissipait, même les abonnés, même les passionnés. Tous paraissaient reconnaissants d'avoir été distraits, de reprendre pied dans la vie. Cela ressemblait à un réveil général. Thérèse, elle aussi, avait tourné la tête. Elle souriait à peine, d'un sourire d'envie, comme pour dire : " Que je voudrais bien savoir ! Comment ce doit être drôle ! Ce serait si bon de rire tout à fait ! " Son regard, pur et vivant, errait sur la foule. Il arriva jusqu'à Claude. Elle le reconnut. Ses lèvres s'allongèrent un peu, et la frange de ses cils blonds s'abaissa légèrement, en signe d'amitié. Cela ne dura qu'un éclair. Elle ramena les yeux, par dégrés, vers sa mère qui n'avait pas changé d'attitude, —pas plus que Robert, - lui dit un mot à l'oreille, et l'aile rose reprit sa silhouette primitive au-dessus du chapeau noir, tandis que le chef d'orchestre, avec des gestes agrandis pour ressaisir le public, continuait à diriger la " Marche " de Berlioz.

Claude, retiré au deuxième rang de la loge, appuyé aux cloisons fameuses, entre lesquelles peu de songes d'amour pareils au sien avaient dû éclore, ne pensait plus qu'à Thérèse, et ne voyait plus qu'elle. Oh ! le merveilleux concert, et comme, à certaines heures, la puissance créatrice de nos âmes transforme et fond en un seul hymne toutes les sensations diverses qui nous viennent du monde ! Comment tout parle une même langue pour nous traduire nous-mêmes ! Que jouait-on maintenant ? de quels maitres étaient symphonies qui se succédaient ? quels numéros portaient-elles sur le programme tombé à terre ? Questions vaines. Il n'y avait dans la salle qu'une enfant blonde, là-bas, et la foule sans le savoir, et l'harmonie joyeuse ou plaintive de l'orchestre, et toute la lumière tombant des vitrages, tout cela n'était que pour cette petite tête fière, pour l'ovale aminci de ce visage de vierge. Et un seul homme comprenait et goûtait le sens mystérieux qui s'échappait de toutes choses. Claude Revel, immobile, au fond d'une loge de cirque.

Il remarqua enfin que la foule s'écoulait autour de lui, et se leva. M. de Kérédol, jusqu'alors, l'avait plusieurs fois cherché du regard dans la salle, et ne l'avait pas rencontré. Mais, en sortant du rang de fauteuils où il avait prit place, il se trouva tourner le dos à la scène, et aperçut Claude Revel, tout en haut, encadré dans l'étroite ouverture de la loge, les yeux fixés sur Thérèse qui commençait à monter vers lui. Soit qu'elle eût deviné derrière elle la surveillance anxieuse de Robert, soit timidé de jeune fille, Thérèse passa près de Claude, sans détourner la tête. Sa mère la suivit, causant avec elle. Mais M. de Kérédol s'arrêta un instant, au milieu de l'étroite coupure des gardiens. Il n'eut pas un geste : —seulement, de ses brunelles bleues, dures comme un reflet d'acier, jaillit un éclair de colère à l'adresse de Claude debout à trois pas de lui, un défit d'homme à homme, prouvant bien que désormais la certitude était acquise et la lutte résolue.

La lutte ! Hélas ! elle était bien dans la volonté de Robert, dans son cœur atteint au plus profond de ses tendresses. Mais lui-même, en ce moment où il éprouvait une irratation violente, comme s'il en eût senti la faiblesse secrète, il se hâtait de fuir. A peine avait-il descendu les marches du perron qu'il offrait le bras à madame Maldonne, et remontait le faubourg, d'un pas plus pressé que d'ordinaire, tournant et dépassant les groupes noirs qui dentelaient la rue en pente. Thérèse marchait à côté de sa mère. Elle semblait indifférente, nonchalante, comme ceux qu'une pensée, même indécise et faible, isole de la foule. Aucun des trois ne parlait, si ce n'est à mots rompus, rarement.

De loin, Claude regardait diminuer l'aile rose. Bientôt, parvenu à la route qui filait droit sur les pépinières, Robert ralentit le pas. Il se trouvait dans l'horizon du domaine, il atteignait la sauve. Mais aucune embellie ne se manifesta dans son humeur.

Quand le portail du logis se fut enfin refermé derrière eux, il poussa un soupir de soulagement ; puis, laissant les deux femmes entrer dans la maison, traversa tout le jardin, pour aller s'assoir, au fond, sous la tonnelle de lauriers.

– Joli succès ! dit-il en accrochant son chapeau à une branche et en s'épongeant le front. Tout ce que j'essaye tourne de la même façon... Depuis hier je redoutais cette rencontre-là. Elle était fatale... Et dire qu'il est peut-être venu, averti par moi, par l'imprudence que j'ai eue de bavarder avec Lofficial ! On a toutes les chances à son âge, et toutes les malechances au mien !

Ses réflexions furent interrompues par Thérèse. Elle avait quitté son feutre noir, pris un chapeau de paille fanée, et elle venait, de son allure vive et décidée, nullement troublée, bien qu'elle eût des choses graves à demander.

— Tiens, c'est vous ? dit Robert, que l'arrivée de sa nièce prenait à court de résolution, dans le trouble des premières méditations.

—Mais oui, moi, répondit-elle. Nous avons à causer tous deux.

Elle ouvrit un pliant, appuyé le long des treillages qu'enveloppaient les touffes de laurier, et s'assit en face de M. de Kérédol, un peu plus bas que lui.

A continuer

Chronique Locale

Nous avons été heureux d'offrir nos hommages respectueux a Madame Thibaudeau qui était de passage a Edmonton, en visite chez son fils M. de Blois Thibaudeau.

Ceux qui ont habité la Province de Québec surtout ceux qui ont vécu à Montréal savent qu'elle place Madame Thibaudeau occupe dans la Société Canadienne-Française de la Métropole du Canada.

Dame patronesse et présidente de plusieurs sociétés de bienfaisance a Montréal, son nom a été béni bien des fois par les pauvres et par tous ceux qui souffrent.

Présidente des dames Patronesses de l'Hopital Notre Dame, Madame Thibaudeau par son zèle infatigable et ses grandes qualités administratives à réussi a faire de cette institution de charité l'une de plus prospère de Montréal.

Madame Thibaudeau nous a dit être ravie de tout ce qu'elle a vu dans notre beau Nord Ouest. Nous espérons que les bons souvenirs qu'elle emporte d'Edmonton l'engageront à revenir au milieu de nous.

La Fanfare St.-Jean-Baptiste dont on connait le repertoire si varié est en mesure d'accepter tous les engagements musicaux qu'on voudra bien lui proposer.

S'adresser à M. R. Duplessis, directeur en chef, ou à M. Thos Girard, Courrier de l'Ouest.

Les permis de construire délivrés pendant le mois d'Août, dans notre ville, s'élèvent a la somme de $212.165 portant a $1.215.590 la somme totale des permis délivrés pendant les huit mois écoulés de l'année 1906.

On estime d'ailleurs que cette somme sera portée a 1 million et demi de dollars avant la fin de l'année 1906.

En effet plusieurs grandes bâtisses sont projetées pour être commencées cette automne.

Les recettes de la douane pour le mois d'Août 1906 accusent sur le même mois de l'année précédente une augmentation de $11,615.58.

Le chiffre d'affaires a presque quadruplé pendant l'année courante.

Pendant le mois d'Août 442 Homesteads ont été pris contre 249 pour le même mois de l'année précédente.

Les registres d'inscriptions accusent une tendance très marquée vers l'Ouest de notre contrée, où les colons sont attirés par la richesse des nouvelles terres.

Dans leur sobre et précieuse éloquence, ces chiffres disent mieux que ne pourrait le faire le plus ordonné des discours, les progrès extraordinaires de notre spendide province.

Le Canadien Pacific Ry annonce des prix de passage réduits pour le voyage a Halifax et retour à l'occation de l'expotion qui se tiendra en cette ville, du 21 Sept au 5 Octobre. Des billets, aller et retour, seront vendus au prix d'un passage simple du 15 au 19 Septembre, inclusivement, bons pour retourner jusqu'au 14 Octobre. Les billets seront marqués via la route des lacs ou via Port Arthur par le chemin de fer, au choix du voyageur.

Nous recevons du Père Jean la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de communiquer a nos lecteurs.

Je vous serai très reconnaissant d'annoncer aux lecteurs du Courrier de l'Ouest l'ouverture de l'Eglise à Strathcona, Dimanche Prochain 16 courant et de transmettre à mes amis d'Edmonton une invitation pressante et Cordiale de venir y prendre part.

L'Eglise St Antoine vient d'être finie à l'intérieur. Malheureusement je crains que la tour ne soit pas finie pour Dimanche. Néanmoins la cérémonie d'ouverture aura lieu Dimanche à la Grand'Messe et aux vêpres.

Monsieur Paré avec le concours de quelques amis d'Edmonton a préparé une Grand'Messe solennelle.

Trois musiciens émérites récemment arrivés de Paris exécuteront quel-morceaux choisis de violon et de clarinette et de flûte avec accompagnement d'harmonium.

Le révérend Pére Eymard dont le talent oratoire est déjà connu et apprécié à Edmonton prêchera le sermon de circonstance. Le Révérend Père Hétu a demandé aux hommes membres du cœur d'Edmonton de vouloir bien venir chanter la Bénédiction.

Les catholiques de Stathcona espèrent avoir une grande foule et moi-même j'espère que beaucoup de mes amis d'Edmonton en profiteront pour venir me voir dimanche. "

L'appel du Rèvérend Père Jan sera sans aucun doute entendu par tous car durant son sèjour à Edmonton il a fait ùne ample moisson, d'ainitiés fidèles dont il trouve à chaque instant l'expression.

Avec le zèle infatigable que nous lui connaissons le Père Jan s'est mis à l'œuvre dans la nouvelle paroisse de Strathcona et voici que déjà l'eglise est terminée, une école catholique en briques est en construction et sous peu sera construit un presbytère en briques.

Nous avons le regret d'apprendre qu'un pénible accident endeuille la famille Girard déjà depuis longtemps fixée à Edmonton.

Benjamin Girard, un de leurs cousins habitant St-Prime, vient de trouver la mort dans une circonstance tragique.

Il était parti en voiture avec deux de ses amis pour aller ramasser des bluets, dans la voiture il avait placé son fusil chargé, malheureusement au passage d'une ornière le coup partit l'atteignant à l'épaule. Transporté chez ses parents Benjamin Girard ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Le malheureux était âgé de 17 ans.

Nous prions la famille d'accepter nos bien sincères condoléances.

La commission du chemin de fer s'est réunie lundi dernier dans la salle du Conseil sous la présidence de l'Hon. O. C. Killan, commissaire en chef. Le Maire et les membres du conseil étaient présents de même que le secrétaire Fisher des Chambres de Commerce associées. Un certain nombre de membres de la Chambre de Commerce locale et un grand nombre de citoyens assistaient à la séance. La question des chemins de fer étant la plus importante de celles dont doit s'occuper la commission, le C. P. R. et le C. N. R. avaient envoyés leurs représentants pour sauvegarder leurs intérêts respectifs.

MM. Bennett, C.R., de Calgary et W. H. Dary et F. W. Petters représentaient le C. P. R.

M. W. H. Shaw, représentait le C. N. R.

L'abondance des matières nous oblige de remettre au prochain numéro l'analyse des travaux de la commission.

Le Conseil de Ville a pris la résolution de trouver des mines de charbon dans ses limites et de les exploiter de façon à s'assurer très régulièrement le combustible qui lui est nécessaire. Les usines de la lumière et du pouvoir électrique de la ville ont acquis une très grande importance et leur consommation a augmenté considérablement. La ville s'est déjà trouvée à court de combustible à cause de l'incapacité matérielle des compagnies à faire face aux demandes de charbon pendant ces derniers temps.

C'est pour éviter le retour de pareil état de choses que la ville a pris cette décision.

L'ingénieur municipal s'est occupé de trouver une mine aux environs des usines électrique.

Lorsqu'on creusait pour chercher du gaz, l'an passé, à proximité des terrains de l'exposition on a trouvé du charbon à une profondeur de 300 pieds, mais on ne s'est pas rendu compte de l'épaisseur de la veine. On se propose maintenant d'étudier cette mine et de la mettre en exploitation si elle doit donner un rendement suffisant.

Une proclamation publiée dans une édition spéciale de la Gazette provinciale met en vigueur la nouvelle loi des terres de l'Alberta.

Cette loi est une des plus importantes parmi celles qui ont été adoptées à la dernière session législative. Elle remplace la loi dite "Dominion Land Tittle Pact" de 1896 qui a été en force jusqu'à présent.

Le gouvernement Provincial aura désormais la charge bureaux d'enregistrement de la province. On s'occupe activement d'adopter un système plus expéditif pour les affaires de ces bureaux.

La nouvelle loi contient plusieurs changements relatifs à la propriété et au transfer des terres.

Les compagnies ne pourront plus posséder de grandes étendues de terrain avec un seul titre, car d'après la nouvelle loi un titre ne peut comprendre que 640 acres.

Il ne sera plus donné des terres en garanties aux chemins de fer ou autres concessionnaires, comme cela se faisait sous l'ancienne loi. Les terres ne seront plus données gratuitement qu'aux Aomesteaders et aux propriétaires de Scrips.

A l'avenir lorsque un terrain hypothéqué sera vendu son acheteur devra prometère non seulement au vendeur mais aussi au créditeur qu'il payera l'hypothèque. Lorsqu'un terrain hypothéqué sera vendu le titre sera gardé au bureau de l'enregistrement jusqu'à ce que l'hypothèque soit payée.

Parmi les autres changements importants nous devons signaler une mesure relative aux ventes qui pourront être faites désormais sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement du propriétaire premier. Cette mesure a pour but de faire cesser les abus des compagnies qui faisaient payer de fortes sommes, pour le simple devoir ee consentir au transfer du titre de propriété.

De nouvelles dispositions rendent aussi plus facile l'ouverture des routes à travers la province.

Une mesure garantit aussi la conservation des droits existants et la reconnaissance des titres.

En résumé, la loi nouvelle est une sensible amélioration au système des terres. Elle cherche a garantir les citoyens contre les abus dont ils étaient victimes sous l'ancienne loi, tout en restant d'une équité parfaite.

Le club de baseball récemment organisé par les jeunes gens ira à Morinville dimanche, 23 pour se rencontrer avec les joueurs de cette ville.

M. S. Carsley de Montréal est à Edmonton depuis quelques jours. Escomptant sur l'avenir d'Edmonton, M. Carsley qui est un financier important achète de nombreux terrains.

Madame Laurendeau, en visite chez son père M. Fairbanks depuis quelques semaines est retournée à Calgary.

Monsieur R. Rinfret, arpenteur fédéral est de passage à Edmonton. Il partira sous peu de jours pour le Lac La Biche avec un équipe d'arpentage. Son séjour au Lac La Biche durera plusieurs mois.

M. Alex. Bonneau est parti samedi, pour Winnipeg.

M. Harwood, médecin dentiste, frère du Dr Harwood de notre ville est arrivé à Edmonton avec l'intention de s'y établir.

M. E. Noel de l'association, Noel, No 1 & Cormack, avocats-notaires, est de retour d'un voyage d'affaires à Dawson, Y. T.

Mademoiselle M. Gariépy est partie samedi pour Calgary où elle passera quelques jours chez son amie Mademoiselle D. Rielly.

Madame et Monsieur Gariépy, avocat sont allés passer la journée de lundi au Fort Saskatchewan.

Vendredi dernier, les Canadiens Français d'Edmonton, se sont réunis dans une petite fête intime pour fêter le mariage de M. Auguste Lessard, du Courrier de l'Ouest.

Un magnifique ameublement de salle à manger et une bourse rondelette furent offerts aux jeunes époux.

M. Auguste Lessard répondit d'une façon très spirituelle à l'adresse lue par M. Landry.

Plusieurs discours furent prononcés par MM. Noël, Gariépy, Dr Blais, Dr Harwood, St-Germains et autres personnes présentes.

MM. Leo Savard, Dr Harwood, Dr Blais et P. E. Lessard firent entendre leur voix dans des chansons appropriées. MM. J. Dechêne et J. P. Landry dirent quelques monologues.

En u mot tout le monde contribua a rendre cette fête amusante.

L'équipe d'ouvriers du C. N. R., qui est chargée de la pose des Rails est arrivée en ville hier.

Cette équipe vient de finir ses travaux à Battleford elle est arrivée par un train de matériel qui a ramassé les traverses sur son parcours. On a complété le chargement à la réserve accumulée à Lamoureux sur la propriété de M. Derval.

Cette équipe va immédiatement commencer la pose des rails sur la ligne de Morinville. Sur cette ligne le talus est fini sur une longueur d'environ 30 milles à partir d'Edmonton et les rails peuvent être posés immédiatement sur une longueur de 25 milles

M. Campbell superintendant des travaux est en ville ou il surveille les derniers préparatifs en vue de la pose des Rails. La ligne sur laquelle on va opérer se dirige vers le Nord en passant par St Albert, Morinville, Rivière qui Barre, Edison, les district de la Pembina puis vers un point voisin de l'Athabasca Landing.

Après la pause des rails sur la partie du talus déjà prête on procèdera à la même opération sur la ligne du White Whale Lake.

Conseil Municipal

Le conseil municipal a tenu mardi soir une longue et fatiguante séance.

La première affaire traitée fût la demande d'augmentation de salaire formulée par l'union des maneuvres, au nom des employés de la ville.

Le conseil municipal après avoir délibéré refusa de discuter cette deman de considérant que si les ouvriers devaient recevoir $2.50 ils devaient les recevoir comme particuliers travaillant pour la ville et non comme membres de l'Union.

Conclusion : Si les ouvriers avaient formulés leurs demandes directement, elles auraient été prises en considéra tion, mais parcequ'ils l'ont fait par l'intermédiaire de l'Union leur demande est rejetée sans examen.

Cette décision est diversement commentée

MM. Douglas et Clydon ont interpellé le conseil au sujet de leurs enseignes electriques. Ils l'ont fait d'une d'une façon très habile en faisant remarquer que par leurs enseignes lumineuses ils contribuaient, et ce, gratuitement à l'éclairage de la ville.

Le conseil décida que la question serait examinée par un comité spécial et qu'elle aurait une prompte solution.

Plein de bonnes intentions le conseil a encore nommé une commission destinée à rechercher si les balcons étaient gracieux ou non afin d'en défendre ou autoriser la construction. Je ne sais ce que décidera la commission, mais à coup sûr, il serait infiniment regrettable que le conseil municipal eut le droit d'empêcher un particulier de construire un balcon à sa maison.

Evidemment le 53o n'est pas une latitude très favorab le aux sérénades, mais malgré cela il peut se faire que certaines personnes goûtent le plaisir de surplomber la rue et de pouvoir même au deuxième étage sortir pour prendre l'air.

Quant à l'esthétique je ne me suis jamais aperçu qu'un balcon le contraria.

Le conseiller Picard proposa que les abonnés à la lumière électrique dans la Jasper aient un prix spécial de $0.50 pour chacune des lampes de leur deventure.

Cette proposition souleva quelques protestations. M. Calhoun fit remarquer que si l'on accordait cette faveur à la Jasper avenue on serait obligé de l'étendre à toute la ville. Avec un peu plus d'âpreté M. Bellamy fit observer, que tant que l'on y était on pourrait bien accorder une pareille remise aux résidences privés qui ont une lampe sous leur véranda.

Cependant M. May seconda la motion de M. Picard qui fût adoptée.

L'adoption souleva une véhémente protestation, de M. Bellamy qui déclara qu'il contesterait encore le bienfondé de cette motion.

Après l'expédition des affaires courantes le conseiller Griesbach dit que puisque le conseil était au complet on devrait s'occuper immédiatement de la nomination du Commissionnaire.

Le conseil procéda au vote et M. Pace fut nommé avec les appointements de $2,000 par ans pour la fin de l'année courante.

Brosseau

M. F. Brosseau, surveillant en charge a fait exécuter différents travaux du gouvernement, notamment dans le chemin de la Rivière à Vegreville. Ces travaux ont été conduits avec intelligence et jugement et nous félicitons M. Brosseau en même temps que nous remercions le gouvernement d'avoir bien voulu les faires exécuter.

Deux districts d'école ont étéformés lans notre settlement l'un au Nord et l'autre au Sud de la Rivière.

Celui du Nord a pris le nom de " Brosseau School District ".

MM. E. Brosseau, A. Erolet et Philippe Paradis ont été nommés commissaires.

Le district sud a reçu le nom de Durrinay. MM. G. Daquette, R. Ebood, Jos. Desrosiers ont été nommés commissaires.

Les progrès toujours croissants de notre région et l'augmentation rapide de la population vont bientôt nécessiter la création d'une troisième école.

Les récoltes sont tout à fait terminées et le battage commencera la semaine prochaine.

Nous jouissons d'un temps merveilleux qui permettra à tous nos cultivateurs de faire de grands labours d'automne et tous leurs préparatifs d'hivernement.

La semaine dernière il a été célébré dans l'église de St-Paul des Métis, le mariage de Mademoiselle A. Morin qui habitait autrefois le Fort Saskatchewan, avec M. Delphis Vaillant.

Naissance—L'épouse de M. Jos. Robinson a donné le jour à une fille qui a reçu les noms de Marie-Joseph.

Elle a été tenue sur les fonds baptismaux par M. Jos. Tremblay et Mlle O. Fortin oncle et tante de l'enfant.

Notre correspondant de Brosseau nous a fait parvenir cette semaine une coupure ayant pour titre " La vie pratique ". Malgré notre vif désir, l'abondance des matières nous a mis dans l'impossibilité de la reproduire.

Nous n'en remercions pas moins notre correspondant pour l'esprit d'initiative dont il a fait preuve en même temps que nous le félicitons de l'intelligence de son choix.

MORINVILLE

La diarrhée a fait quelques ravages dans notre village pendant le mois d'Oût, plus particulièrement durant les derniers jours qui ont été aussi les plus chuds.

Parmis les personnes les plus gravement atteintes nous citerons Madame Meunier M, Norbert Houle, Champagne cependant grace au dévouement du Dr Qesnel tout le monde est hors de danger.

Tout le grain est coupé et en meulon. Les battages commenceront la semaine prochaine.

Monsieur Longpré est reparti dans le Montana pour régler différentes affaires de famille avant de s'établir définitivement à Morinville

MM. Steffes et Tibault ont installé leur " planeur " (raboteuse), à proximité de Morinville. Ils ont beaucoup d'ouvrage ce qui indique que plusieurs bâtisses seront construites sous peu dans notre village.

Le club de base ball s'entraine en vue de sa prochaine joute contre le club d'Edmonton qui doit venir le rencontrer ici dimanche, 23 courant.

Les joutes seront intéressantes et nous invitons les amateurs à venir nombreux à Morinville où on leur reservera le plus cordial accueil.

M. Martial Payment vient de s'installer dans la maison qu'il a achetée il y a quelque temps, dans le village.

M. le Dr Quesnel vient de transporter ses pénates dans la maison de Joseph Carron, rue Maisonneuve.

Il aura là son bureau de consultation.

M. le curé Ethier est allé à Edmonton mardi dernier.

Découverte d'or dans la Peace River

Un parti d'explorateurs du gouvernement est arrivé dans notre ville et nous apporte la nouvelle d'importante découvertes de minerais d'or dans la Peace River.

Le minerais a été découvert incidemment dans les prairies longeant la rivière et qui devaient former son ancien lit.

Traité au mercure le minerai a donné de $7 à $32 à la tonne, ce rendement est très élevé et bien peu de mines en exploitation en approchent. Cette découverte a été faite à 37 milles du Fort St.-John et à 17 milles de la frontière Alberta-Colombie Britanique.

La meilleure description a été donnée par M. Charles York le frère de M. A. York l'agent d'immeubles bien connu à Edmonton. M. C. York n'est pas mineur mais il donne néanmoins des renseignements précieux

Le banc de rocher qui a été découvert est un lit de 200 à 300 pieds de largeur en dehors de la rivière et le long de la rive, un lit de gravier gravier de 300 à 400 pieds puis, un autre couche de gravier moins épaisse sont à découvert, mais on estime que les terrains de même composition doivent recouvrir des milliers d'âcres.

Chaque membre de l'expédition a pris un claim et plusieurs officiers de la police montée qui se trouvaient à proximité du lieu de la découverte en ont pris également.

M MacDonnell chef de l'expédition a envoyé un rapport circonstancié à Ottawa.

On prévoit que l'exploitation se commencera sous peu dès que les capitaux nécessaires pour une si vaste entreprise seront réunis. Les conséquence de cette découverte peuvent avoir une action énorme dans notre province, qui trouverait un débouché sans égal à tous les produits agricoles et industriels qu'elle pourrait produire.

Petites Annonces

On demande—Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au Courrier.

On demande— Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au Courrier.

On demande — de centaines d'hommes et de femmes, tout de suite. Ouvriers, mécaniciens, gens de métier, etc. Positions permanentes. S'adresser à : Edmonton Agencies, 746 Première Rue, Edmonton, Alta.

A vendre— Un intérêt dans une bonne maison d'épiceries, faisant de bonnes affaires à Edmonton. $1500., conditions faciles. S'adresser par lettre à J. B. T. aux soins Le Courrier de l'Ouest, Edmonton, Alta.

A vendre — Une presse à foin, garantie en bon ordre. Conditions faciles. S'adresser à Ed. Loiseau Morinville, Alta.

On demande— Un jenne homme expérimonté pouvant fournir de bonnes références, parlant les deux langues demande un emploi dans un magasin d'épicerie. S'adresser par lettre à P.A.G. au Courrier de l'Ouest.